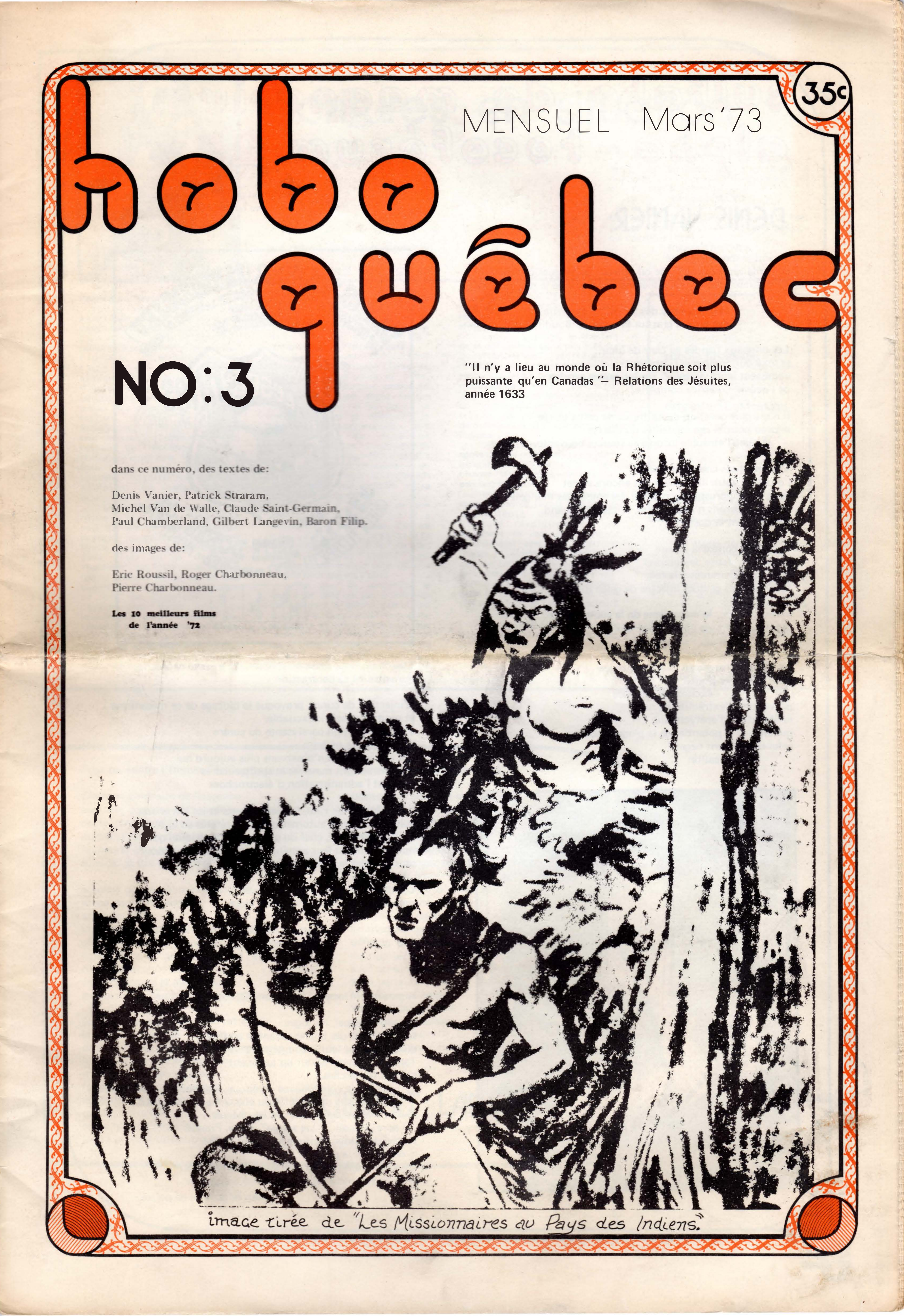


hobo québec

MENSUEL Mars '73

35¢

NO:3

"Il n'y a lieu au monde où la Rhétorique soit plus puissante qu'en Canadas "— Relations des Jésuites, année 1633

dans ce numéro, des textes de:

Denis Vanier, Patrick Straram, Michel Van de Walle, Claude Saint-Germain, Paul Chamberland, Gilbert Langevin, Baron Filip.

des images de:

Eric Roussil, Roger Charbonneau, Pierre Charbonneau.

Les 10 meilleurs films de l'année '72

image tirée de "Les Missionnaires au Pays des Indiens."

sulfate de magnésium alpha - tocoférum 25.v l.

DENIS VANIER

Quand je mourrai éclaté
dans ma camisole de force où boivent les langues de feu
gardez-moi comme une adhérence au corps de la passion.

nous sommes des monstres à abattre
: des bijoux gras sur la vulve de Bouddha

Les orignaux bandés au clair de lune
le sexe dur comme la Gaspésie
vomissent leurs vitamines sur les jeunes avocats
de l'oeuvre créatrice complète/

Il n'est plus question de naître sur la paille glacée
la peau pourrie des médailles du martyr
le rejet/l'atrophie jusqu'à sa source mouvante.

Vous ne nous connaissez pas
l'ordre de votre liquidation est encore secret
nous nous incrusterons comme des emblèmes mongols
nous frapperons n'importe où, n'importe quand
surtout dans le dos.

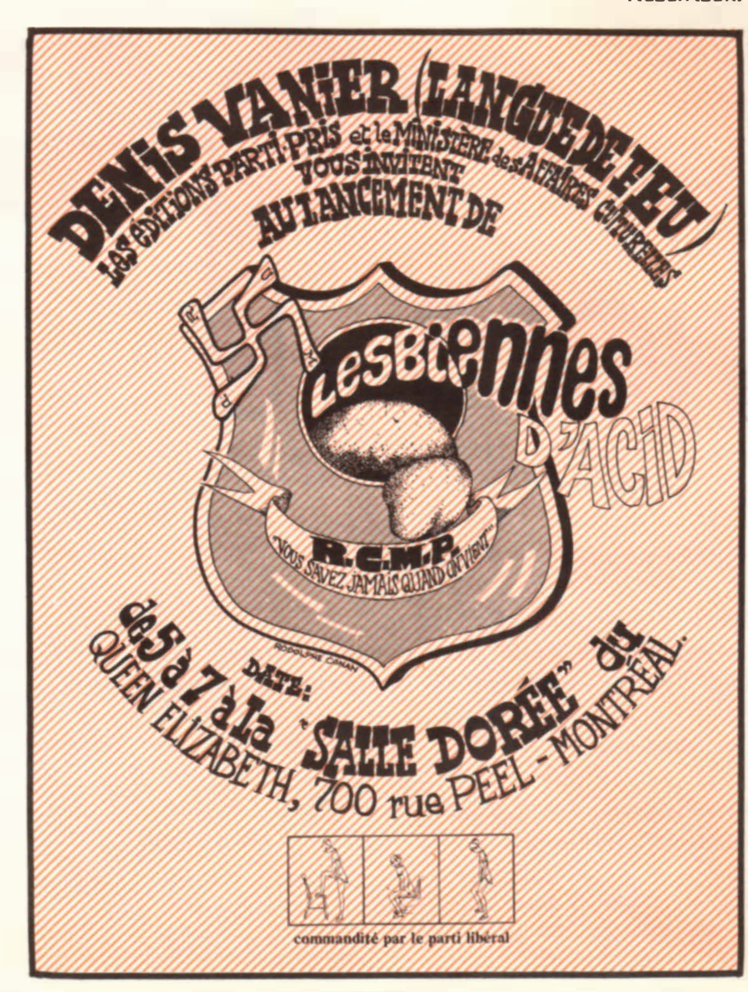
Des fakirs contre la nature
buvant à la fente de l'éternel
dans trois chambres à la fois
la céréale des glandes injectée de gelée royale/

le mécanisme de la curarisation
la transmission de l'influx nerveux
aux muscles magiques
se fait au niveau de la plaque motrice
celle-ci est chargée au niveau de repos
d'un potentiel positif
l'excitation nerveuse
provoque à l'extrémité du nerf
la libération d'acétycholine
qui change le potentiel de la plaque motrice
celui-ci devenant négatif
/polarisation



"On ne fait pas de l'esprit avec de l'esprit,
on en fait toujours avec de la chair".

Kazantzaki



L'excitation du muscle est réalisée par cette dépolarisation
qui entraîne sa contraction

L'injection de curare provoque le blocage de ce mécanisme
et rend le muscle inexcitable/
c'est cette action paralysante du curare
au niveau des muscles
qui fait que nous n'observons plus aujourd'hui
de contractions massives et spectaculaires
pendant l'administration d'**électrochocs**

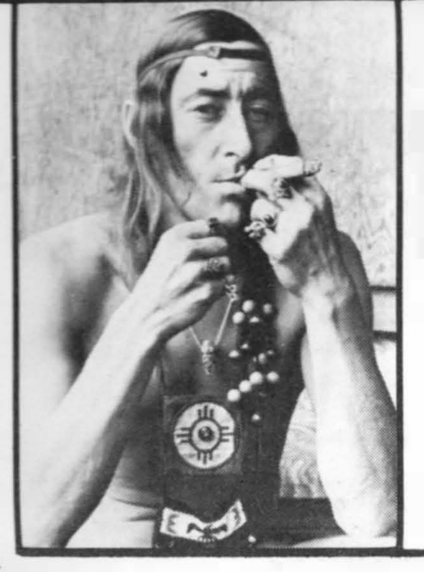
A St-Vincent-de-Paul, les narcomanes et les terroristes
condamnés, sont automatiquement référés au
Dr Gustave Morf, chef du service psychiatrique, qui
immédiatement leur administre une séance de chocs,
sans anesthésie, froid, ni curare.

Les détenus en aile psychiatrique
sont les cobayes du fasciste Dr Morf.

Gustave Morf
(. . . chambre à gaz de Pinel)
2983 Soissons, Montréal
737-0240

A paraître "Dossier Morf" dans Québec-Presse.

En cour d'appel, les juges
soûls comme des bottes suçant le greffier
durent statuer leur incompétence
Tant qu'à devoir porter un jugement
sur nos recherches
le colonialisme chimique, les processus cellulaires
lors de la greffe du chanvre et du houblon
l'insémination artificielle sur les chèvres
à paraître coll: "Que sais-je", Paris, France
Le thé dans mon ventre a mangé sa poche
le désir c'est la prière
Le corps plein de décharge comme un abattoir
je brûle tous les pushers, une crise d'épilepsie
dans le parfum de police.



écritures en situation

Nous, les sentiments nous poussent à demander à la raison des efforts extrêmes; et la raison éclaire nos sentiments.
Bertolt BRECHT

On écrit pour être aimé, on est lu sans pouvoir l'être, c'est sans doute cette distance qui constitue l'écrivain.
Roland BARTHES

par patrick straram le bison ravi



l'érotique affleure rémanent

Une définition d'une exactitude nécessaire, dans le communiqué de presse des Editions du Jour, pour **"Sold-out (étreinte/illustration)"**, de Nicole Brossard: "L'écriture de cet écrivain se modifie continuellement, suivant le cours d'un jeu textuel, évoluant dans les circuits du langage, ne prenant jamais pour acquis qu'une première lecture termine la relation texte/lecteur. C'est là une écriture qui cherche à s'infiltrer dans un réseau de lectures possibles, chacune d'entre elles "remettant le texte à sa place", scrutant les couches signifiantes qui se déploient en surface et en profondeur."

Quotidienneté et amour d'une rousse et d'un Gleason à Montréal en 1941, tels que **réfléchis** dans/par errances, scriptures et désirs de Nicole Brossard à Montréal en 1971. **Telle** est la **trame** de **"Sold-out"**. Ou toute autre. C'est le mérite premier de ce qui est une **étreinte/illustration** mais bien aussi un livre que d'être ouvert à un nombre sans doute infini de lectures. (Cinq chapitres des tableaux d'époque, tenseurs d'une **hallucinante proximitation**: la netteté de la relation anecdotique d'un fait divers donne corps à de grands pans d'histoire; l'esquisse est d'une telle précision, à la Brecht, qu'un moment bref, mais qui dure, va imprégner toute la lecture, la scène est entièrement occupée par des masses d'"actualités" compactes dont l'impact capte.)

Au rapport conjonctural temps de la conscription / temps de l'inscription s'en greffe un autre, qui alimente l'écriture (métal en fusion, respiration d'une femme après l'orgasme) et lui donne sa cohérence dans sa démesure, le rapport texte/lecteur, que "tracent" en répétant étreinte/illustration fragments de récit/images et fragments d'un dire **le désir**, fragments juxtaposés en un ordre unique mais à l'intérieur duquel le lecteur peut le et se modifier à "volonté".

Quand à l'analyse de son écriture par Nicole au fur et à mesure de sa production, c'est ce qui en fait magistrale fondamentalement la lecture, des mots les plus précis surgi fondamentalement le désir (et que c'est le désir qui est à dire).

"La peur de concentrer le regard sur celle qui (on le voit bien en regardant le miroir) exécute un travail d'écriture. Fixer son visage jusqu'à ce qu'elle remarque **quelque chose** et qu'elle s'insère de tout son corps dans un ordre de complicité gênante et qui ferait se prolonger les secondes sans qu'il ne soit possible de dire si cet EVENEMENT comble le désir ou le renouvelle encombrant comme une arme inutilisable."

Ecriture qui pose la question de sa difficulté et de sa pluralité. Le questionnement se répétant, relançant, brise toutes limites: à ce seuil et ce terme l'écriture a qualité manifeste de sa validité. Elle m'est, avec une intensité délirante/sereine, un "instrument de plaisir", dans le travail de scrutation de son déroulement et de l'indicible qu'elle indique.

"Perspective si **le roux m'était conté** dans le dédale des expressions narquoises "je me rince l'oeil" chaque fois après lecture ou pendant bien sûr."

Peu d'écritures québécoises valent celles de Nicole Brossard, la merveilleuse énigme brûlante. Ecriture révolutionnaire non seulement en ceci qu'elle rompt radicalement avec une littérature limitée à l'idéologie dominante, mais aussi en ceci qu'Histoire et rapports de classes sont perçus "justement" au fur et à mesure qu'est produite cette écriture interrogation du désir (celui de l'auteur, celui du lecteur).

Comment ne pas faire de "Les manifestations de l'intense réflexion: signées, transmises (sourire) ou trace noire et profonde imaginée suie suis suivies, sz."

nicole brossard
sold-out
étreinte/illustration
éditions du jour

le détour le plus approprié inscrivant "Sold-out" dans un champ d'ESSAIS CRITIQUES, lieu affermissant la nécessité du livre, Roland Barthes y écrivant: ". . . il n'y a pas d'autre signifié premier à l'oeuvre littéraire qu'un certain désir: écrire est un mode de l'Eros."?

Une **étreinte/illustration** machine désirante qui en appelle en le ré-inventant au "spectacle" québécois 73. . .

Pour ou contre l'Immaculée Contraception

Chaleur: contraire de l'absence
absence: corridor sans murs
couleurs: veuves joyeuses
numéros: acnée de l'univers
humeurs: aller-retour
suicide: le rire des pierres

emmêlé par ce qui me caractérise
je me pourtant déroule
et vite et vite
inspectez-moi chapitre par chapitre
ci-gît ma douleur
l'autre flanc du problème
ne recèle aucune lueur
voilà pourquoi je me déclare
manoeuvrier dépité de ce galimatias

foudre bivouaque avant de retrouver
la courbe espérable
droit d'espace mutations fréquentes
n'en déplaise aux sédentaires
moelle de feu lac de sueur
foudre a couru mon risque
en flambant les étapes
dos las nerfs faillibles
entre fuite et conquête
délire indique une autre voie

Douche-épître aux Minustres

Bonsoir les éminentissimes
bonsoir les obscuritaires
bonsoir bécosses portatives
bonsoir miasmes déambulatoires
je vous adore nichouettes à l'envers
mais vous arrivez trop tard dans mon hiver
décidément leurs rites and rights
sentent le judas le renvoyat
le criche-crache-croche sous un drap
que peut-on faire avec tout ça
du martyre ou du matelas
officiers de la jusVice
éconduisez ce dévergondat
avec ou sans mandat
ainsi parla Zéro Legel
alias Donat Céleste
votre dévoyé serveur
dont voici l'adresse:
Académie Laquelle, O, rue Libéria,
Icetown, Comté Babel, Canadada.

GILBERT LANGEVIN

responsables du troisième numéro:

claude robitaille
andré roy
jacques lalonde (graphisme)
serge lemay (montage)

IN DOWNTOWN MONTRÉAL
CASA LOMA
L'ARME au POING

AOÛT 1971

1.

ayant à lier (dehors) par la force des choses avant sous mon oeil pointé son canon vers POUR UNE FUSILLADE D'IMAGES INTRA-VEINEUSES circulant par-delà le square on ste-catherine street n'ayant plus à subsister, à se retourner sur une hanche aperçue de loin je m'en reviens pour retrouver ces façades rue craig, bargain shops où je m'en achète plein les poches déjà vides pour m'oublier un peu ces errantes
pour m'en regénérer un coin pour voyager sur rien ou peut-être très glissant sur un trottoir pour mieux danser
pour m'en crier plein la ville des buildings imaginés imaginaires toujours qui se mirent près d'une marche quelconque que j'ai désappris à obliquer en traversant cette rue ne m'en rappelle rien par son nom (en ai tellement) en tête

(descendant une avenue quelque part — m'en aperçois si peu par mon oeil troublé par une certaine nuit de fête entière — à rebours TOUT ILLUMINE venant d'un affichage larmoyant pour me permettre d'en prendre un coup assis dans ce bar devant (caresse au dos) m'y retournant pour me croire en plein spectacle — CASA LOMA / Casa espagnole m'en berne / devant surtout pour m'abreuver de chairs indécentes putréfiées pour m'en sortir peut-être)

downtown montreal un peu partout — suis pourtant ailleurs — que j'en regarde les passantes d'ici hélas s'y promenant pour s'en trouver un & j'en passe — débarquant là pour un café très chaud en cette nuit de tiédeur molle qui m'en épanche surtout pour mon sexe — (une ombre frôle là, la tête par en bas pour retrouver son chemin) — j'y suis perdu maintenant que tout mon corps ne se sent plus chez lui — j'en déraille beaucoup tout chancelant la tête vidée n'ayant plus ses trucages de magiciens — (me souviens il y a longtemps) J'ETAIS ENFANT PLEIN LES YEUX pour me cacher dans un livre de conte ou les milles & une nuits rituelles. . .

downtown montreal un peu plus loin — y vois déjà la ruelle sale trop longue afin d'en sortir de cette étreinte oubliée là-bas (ce bar) que j'ai encore des frissons au dos & à la langue perdue par son aliénation devant qui m'envoie de partout des mots inconnus ou appris par la force un ou deux ne m'en servant que pour manger

H E L A S !

je fuis où l'endroit ne m'est plus réservé qu'à moi mais plus aux autres n'y étant plus seul & triste avec ces mélodies en tête se réverbant sur une vitrine pour ne plus me laisser distinguer des choses & autres bibelots inaccessibles sur une tablette d'un magasin vendu à rabais comme à moi semblable dévallant Place des Arts qui m'en berne de son froid sur une scène un visage — mais j'ai des révolutions invendables entre les mains

voilà que s'en venant de partout l'air d'une nuit ALLER-SANS RETOUR que je m'y promène afin de ne plus revenir de l'arrière coincé par ces rues accidentelles qui m'acostent cet air de pianovenantdelàhaut graver le martèlement pièce par pièce pour mieux me détruire dans sa résonnance lente du trois heures moins quart (ou moins dix peut-être ne sachant plus) alors que je m'écrase d'épuisement sur le trottoir me ramenant debout un homme souriant ne remercie pas mais par un clin d'oeil me prenant par les cuisses encore frissonnantes de cette caresse là-bas casa loma n'y veux plus retourner que pour mourir de cette balle en tête qu'ils ont déjà tirée A GRANDS TITRES DANS LES JOURNAUX

je m'exile in downtown montreal tentant du regard quelque lieu perdu ou coincé dans un trou que je m'y enterre à la vue de personne me regardant & pourtant il n'y a rien — c'était là l'instant auparavant que la rue était ouverte & faisait dévier mobiles & piétons n'y ayant pas droit de s'y jeter POUR ENFIN TAIRE LEUR TRAITRISE de consumés consommants & SE FAIRE DECHETS (pourquoi ils n'en peuvent-ils plus sans une mitraillette bien pointée?) je ne m'en demande pas trop l'Inutile-moi pour pouvoir partir sans bagages sauf le .45 nécessaire de la raison sur le flanc prêt à tout afin de se posséder soi-même sûrement

ici ils m'en ont crevé des rêves. ils m'en ont tranché des gorges de ceux qui savaient POUR QUI/POUR QUOI tuer.
ils m'en ont assassinées des nuits à faire l'amour.
ils m'en ont pris à pleines poignées.

in downtown montreal la nuit se fait plus dense à l'opacité que je m'y perds mon ombre chantant dans l'obscurité retrouvée dans ces panneaux publicitaires qui m'éclairent le corps là sans intensité mais pour un seul fantôme-femme qui drague le trottoir ne la reconnaissant plus tout à l'heure casa loma pour un décolleté où j'ai laissé errer mon oeil profondément POUR QU'ELLE S'EN SOUVIENNE BIEN de mon visage héberlué au coin d'un bar me mirant un verre vide dessoûlé

st-catherine street m'en allonge à perte de vue sur les murs m'y accotant un peu pour prendre souffle, m'emplir d'air n'ayant plus soif mais bien d'être sans issue dans cette ville sous mes pieds me portant POUR ALLER OU ou bien tournant un coin n'y voyant plus clair l'oeil abimé, l'oeil en sang tombé par terre ne ramassant pas que des miettes rares d'un pas de femme introuvable ne pouvant la voir sous un drap happant mon corps il y a quelques heures sans elle

n'en ai plus. la route s'émiette & s'écarte de mon chemin incroisable par des phares en cercles béants pour me faire reculer quelques folies à temps perdu laissées devant un café vide ni brûlant mes lèvres alors que je rêve bien pensant à son corps noyé sous un pont qu'elle s'y était précipité avant moi pour arriver SAIN & SAUF à la retenir des clapotis enivrants pourquoi s'est-elle

downtown montreal parcouru en un lieu illocalisé corner saint-denis toujours droite puisant la lune pâle QU'ILS M'ONT DEJA VOLEE pour s'en faire la gloriole QU'ILS EN MEURENT DESSUS & moi en bas l'arme au poing pour ne plus se rendre à ceux-ci

2. IT IS ABOUT TIME !

par là s'est ouverte une fenêtre au-dessus j'y voyais penchés des corps inhabitables l'instant revenu un peu à moi-même plus ou moins vivant très lâche & entrer chez pendelis trop tard ou au Bleury trop loin l'homme-fille serveur ses rendez-vous ailleurs attablé dans ce café encore ouvert bientôt fermant ma pupille suivant l'adorable quelqu'une pour moi assise à deux pas se découpe de la glace dans un verre — j'y traçais sur la table un vertige sourd de PINK FLOYD à tue-tête volant sur mon sofa à ce moment (deux ou trois jours) la caresse d'un sein bombant le front, tremblant de froid par cette nuit l'automne s'en venant près dans les rues manifestants & pancartes inutiles m'en rappelle trop bien que je vis d'ici à l'est de la colline douce où ils dégringoleront en pente à 120 milles plus loin

(c'était un soleil frémissant hier & moi le hors-la-loi de ceux qui me déracinent, m'arrachent globules après globules cette fille noyée courant les docks à l'évanouissement sa folie qu'ils m'ont bien planté en tête afin que j'en meure l'halluciné de cette nuit)

montreal la fleur où je m'y hasarde enfin en méandres pervers suivant rien & n'arrivant nulle part les lanternes éteintes pour mieux faire semblant qu'il y a la nuit flasque (dans une poche du côté cet ivrogne éveillé se parlant à moi-même ni disant ces mots: REVOLVER D'AVOIR RAISON SUR CEUX-LA) bien entendu.

au travers cette maison gauche devant je passe n'y pleuvant plus des enfants affamés QU'IL EST TEMPS D'ARMER à apprivoiser ces chiens en maraude me mordant au visage durci & en larmes au visage grinçant de honte aux rires tueurs sournoisement cachés dans leur cave à dresser des plans

iamdying
de tout mon long dans les avenues noires.

montreal la fleur où je m'y suis ne connaissant plus l'heure que j'ai laissée à une tour centrale (de la paix) qui n'est plus la mienne afin de m'en faire d'autres comme toujours me dressant de toutes mes chairs de ruelles en terre ni jouant alors qu'enfant pour garder à moi ce merveilleux ne m'y retrouve plus que dans ces bars pendu à des bières trop chaudes casa loma de cette femme draguant plus loin très tard pour vivre

3.

indowntownmontreall'arme au poing
c'est moi la détonation tirant en l'air
c'est moi l'idiot pleurant à genoux traîné partout ne me rassemblant pas les membres atrophiés cet organiste on ste-catherine street torturant leurs sens qu'ils ont déjà perdus à la foire rituelle des jouets démanchés à coups de matraques un soir qu'ils nous ont tués ·
un soir qu'ils m'ont enfermé moi tirant ce trou dans mes tempes.

Michel Van de Walle



obo~kébek



ENVOI: O toi, au sein duquel je m'habite et m'abîme
O toi, divine mesure de mon intensité lumineuse.

S'il est vrai qu'il peut exister des vices, il en est un de particulièrement mortel. C'est le vice de tête qui consiste à penser plus qu'à aimer, sentir, voir, rece-voir, et surtout donner donner donner. Aye, vous autres là, touchez-vous donc, le nez les oreilles, etc, peu importe. Touchez-vous les uns les autres, bon! c'est tellement tellement le fonne.

LE JOINT DE LA TRANSCENDENCE

Pas tant l'étoile que la lumière
Pas tant la rivière que l'eau
Pas tant le plaisir que la joie
Aussi clair que le vide-pensée illumine
A l'âge du foetus, les dents déjà poussaient dans la nuit
de la gencive.

Je ne veux ici que spécifier que l'espèce de crapaud qui s'empare de vous quand vous êtes pas là. Cette manière de démangeaison ouateuse au fond du trou. Allure nocturne de petits kri-kri.

JE SUIS

Je suis ma mère, la mèr. L'eau et les ténèbres de l'eau où où prolifèrent entre autres les si jolis gros monstres qui prennent grand plaisir à confondre nos imaginations les plus grâves.

O MON BO KEBEK DE NO ZAMOUR!

O que paraissent et apparaissent les myriades d'étoiles sur les immensités de neige.
O que frémisse le jardin de ton cou où le cheveu tourbillonne autour de la corolle de ton oreille.
O que ton âme au-delà de tout son chante en notre coeur sa lente complainte de vigoureuse solitude.
O que nous-enfants s'esbaudissent et s'ébahissent paisiblement dans le fin sourire de la terre et le rayonnement solaire.
Oni---- oooonnnnniiiii
ouououou nnnn iiii annnnnnn
aaaaaaa nnnnnnion Pouin

Nouvelle brève: Au 3ième discours du trône, le pape se rammollit dans nos vieilles campagnes où un sang neuf et commun renoue maintenant au présent les plus anciennes coutumes.

BOUM-E-RANG! Avis aux chasseurs impénitents: Il se peut que la balle revienne. Alors? mon coco, t'ara dlèr fin la, hin?

OBO-KEBEK

OPERASION EDUKASION
1. Que les administrateurs, professeurs et élèves se rencontrent donc une fois par semaine lors d'un souper-fête communautaire.
2. Que les lieux du CEGEP soient réaménager au goût de ceux qui les occupent. Et il n'y a pas que la peinture. Essayez donc d'arrondir les coins de ces maudits murs!

O BO BO BO KEBEK

Projet Cathédrale-Kebek-Tèr. Avis à tous les gars de Ter-Kébek-Tèr (salut à toi Chamberland!) ki son ki peuvent et qui veulent pour participer à l'élaboration d'une cathédrale assez forte (flottante, disiez-vous? o ma chère, vous charriez bien et fort!)

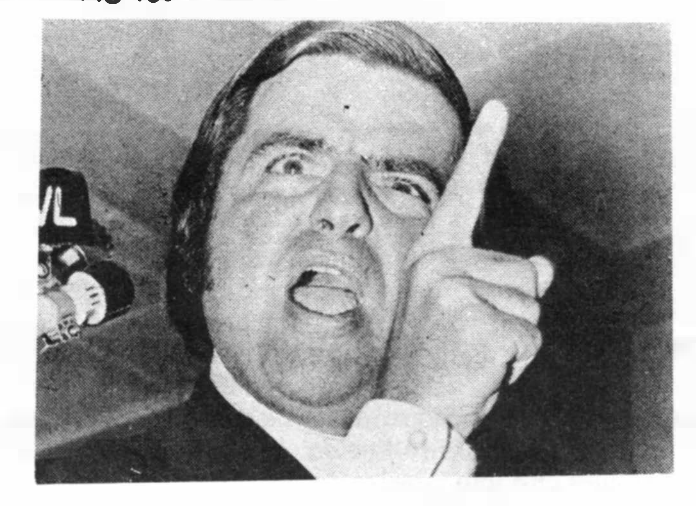
ELEMENTS DISPARATES DU SCENARIO:

1. Tous les artistes, artisans, ouvriers (ceux qui peuvent faire des chefs-d'oeuvre itou.) se rassemblent. Ya combien de gars qui veulent passer une fin de semaine de libre exspression avec les peuples du Kébek pour la nation et les tribus si belles et arc-en-ciel du Kébek et pour toutes les autres gagnes de la terre?
2. Bon, bin les gars du vidéo, êtes-vous prêtes? Les gars d'Ovo pis de MainMise. Les gars des CEGEP pis des centrales les gars les gars pis les filles, ah oui les filles les filles partout.
3. ITEM A JETER
Lutte à finir entre égo-trip et trip tout court. Est-ce que le nom Kébek et le nom Planète Terre mérite et peuvent contenir le nom que vous portez si bien à votre niveau?

Baron Filip

je suis un hobo intersidéral comme toulmonde

le show des créditistes
c'est juste un p'tit numéro
dans le Supershow capitaliste
- à ne pas oublier



j'ai vu là des personnages à tête d'oiseau
à tête porcine
des gros barils de bêtise
et je dois me rappeler que ce sont là des hommes,
(je réponds à moi-même - faudrait lire mes regards)
et non les marionnettes de la petite-machine
speedée qu'ils ont laissé se fabriquer entre eux,
à même leur peau, et autour de laquelle ils se taponnent,
se bousculent, se font des jambettes, comme des porcs
humains autour de l'auge-à-pouvoir.

"On voit les plus défavorisés, les plus exclus,
investir avec passion le système qui les opprime,
et où ils trouvent toujours un intérêt, puisque
c'est là qu'ils le cherchent et le mesurent."
(l'Anti-Oedipe)

à la TV, 4 février 1973, ça faisait un p'tit bout de
temps qu'on avait eu un si beau "beau dimanche"

"Des flux qui coulent sur le corps plein poreux d'un socius,
voilà l'objet du désir, plus haut que tous les buts. Ça ne coulera
jamais assez, ça ne coupera, ça ne codera jamais assez - et
de cette façon-là! Que la machine est belle!"
Gilles Deleuze, Félix Guattari
Capitalisme et schizophrénie - L'Anti-Oedipe
aux éditions de Minuit

Toulmonde présentement délire

"Au fond de la société, le délire,
car le délire est l'investissement du
socius en tant que tel, par-delà les buts"
(l'Anti-Oedipe)

Y a toutes sortes de délires...

"le congrès le plus démocratique
de l'histoire du Québec"
Yvon Dupuis

c'est quand t'as vraiment du plaisir que t'as le goût d'être un vrai camarade
le plaisir est pour toulmonde le combustible de la Machine révolutionnaire en marche

Sur l'estrade, après la victoire :
Le "candidat de l'Unité" joint les mains du vainqueur
et du vaincu, les élève solennellement au-dessus de
l'autel de la réconciliation et procède à
la consécration de l'acte démocratique
par excellence : la soumission au re-
présentant légitimement élu par la
majorité.

On ne se demande
plus pour quelles raisons
ces gens-là se chicanaient tan-
tôt si généreusement. Entoucas, c't'un bon show,
les gars arrivent au dernier acte avec un happy end.

c'est pas le travail qui manque ces temps-ci

Oubliez-pas de détruire la famille jusque dans les cellules de vos corps. Défamillez-vous, ça presse.

on va-tu y arriver un jour au Bonheur?

[Projet d'écriture pour février '73]

[""Ne jamais oublier la lutte des classes""]

- il faut tout oublier...

"La lutte des classes passe
au coeur de l'épreuve du désir"
(l'Anti-Oedipe)

La lutte des classes n'est qu'un effet de la Machine capitaliste. C'est pas facile de regarder froidement une si effrayante machine-de-mort, mais c'est ben nécessaire.

"c'est pas la peine que les producteurs réussissent à "enlever le pouvoir" aux profiteurs si c'est pour déléguer des leurs (une caste "révolutionnaire") au contrôle de la petite bouche-anus et reproduire ainsi, sous la forme soviétique (capitalisme d'état) la même ostie de machine-à-caca.

LA MACHINE CAPITALISTE

distribue ses rouages : à un bout, la classe des profiteurs, à l'autre bout la classe des producteurs. Elle bloque le processus de production-consommation tout en l'accélérant au maximum. Y a du caca plein les intestins, ça s'appelle : la "libre entreprise" de l'appropriation "privée" des "moyens de production".

La Machine chie par deux trous. Un trou, c'est de l'argent. L'autre trou, c'est les "biens de consommation." Pour avoir ta grignotte, i faut qu't'aye d'abord le foin. Le double anus fonctionne de la façon suivante : le trou qui chie de l'argent doit toujours opérer en premier. Le deuxième trou est lui-même double : c't'un anus-bouche. Tu i fais bouffer ton foin, pis ensuite i t'lâche les bebelles dont t'as envie. Évidemment, pour avoir de l'argent, i faut avoir pesé, avant, sur un aut' piton : en général, c't'en vendant ton travail : contre tant d'ouvrage, c'est tant de piasses, le "salaire".

Là je suis en train de me diriger tranquillement à l'autre bout de la machine, vers la bouche. La bouche de la machine est, elle aussi, double. Par un trou tu i fais manger ton travail, tes forces vives. Crouche-crouche-crouche, la machine est satisfaite, tu peux retourner à l'autre bout recevoir ta paye. Le cycle de la classe-producteurs est bouclé. L'autre bouche, la merveilleuse petite bouche-anus est spécialement réservée à ceux qui ont réussi cette mystérieuse opération : capitaliser. Les "capitalistes" introduisent de l'argent dans la fente prévue à cet effet, contre quoi la machine leur en re-chie encore plus. En principe, n'importe qui peut passer de la classe-producteurs à la classe-profiteurs : il suffit de mettre de côté une partie de l'argent qu't'as réussi à pogner kekpart. Naturellement, la petite bouche exige une fortune respectable avant de te consentir tes plats préférés.

La Machine capitaliste a été fabriquée, avant tout, pour produire du capital-argent, et reproduire ses agents, les classes sociales. Elle a été faite pour ça : engloutir le plus possible d'argent et de travail

La lutte des classes est le pet bruyant nécessairement sous-produit à fréquence ultra-rapide par le Gros-Ventre dans son Gros-Ventre, pour élaborer, à partir de cette chimie, le beau *flux de merde nette*, le dessert-profit, destiné à la classe-profiteurs, qui n'oubliera surtout pas de ré-engrosser à nouveau la poule aux oeufs d'or. Elle évacue ensuite des *flux réglés* de piasses (le pouvoir d'achat) qui va permettre à la classe-producteurs de bouffer le *flux des sous-produits* "de consommation" et les obliger ainsi à recharger la machine, suraffamée, de beau capital-travail.

On se demande encore comment la Machine capitaliste peut continuer à fonctionner contre tout bonsense. C'est pas juste parce que les profiteurs forniquent joyeusement avec la Grande Babylone en personne. C'est parce qu'elle les reproduit généreusement comme les agents de son contrôle sur toute la société. Ils défendent, férocement s'il le faut, l'obscène et implacable dictature de leur Mère-épouse, comme des poux couronnés de piasses qui savourent leur cocktail de pouvoir, de sueur et de sang, en bénissant l'ordre-et-la-loi qui précipite, soirs et matins dans les métros et les autobus, le troupeau des citoyens dociles et besogneux. Tout ce qui menace leur trip les oblige fatalement à actualiser leur rôle de grands-paranoïaques — et c'est alors qu'on peut voir le fil qui relie le fin sourire libéral au déchaînement de la meute des chiens casqués.

Nous, les Sans-Classes, nous sommes déjà en train de monter

LA MACHINE SOCIALE HARMONIQUE,

celle qui répartit à toutunchacun les fonctions simultanéisées de producteur et de jouisseur. Nous sommes les heureux rouages producteurs de sa formation. Il s'agit de pirater le plus possible l'énergie humaine-naturelle que l'autre Machine bloque à la source et qu'elle dégrade goulument en force de mort. Parvenir enfin à débrancher la Machine anti-sociale capitaliste.

"Un groupe-sujet est celui dont les investissements libidinaux sont eux-mêmes révolutionnaires; il fait pénétrer le désir dans le champ social, et subordonne le socius ou la forme de puissance à la production désirante; producteur de désir et désir qui produit, il invente des formations toujours mortelles qui conjurent en lui l'effusion d'un instinct de mort; aux déterminations symboliques d'assujettissement, il oppose des coefficients réels de transversalité, sans hiérarchie ni surmoi de groupe." (l'Anti-Oedipe)

monologue intérieur d'un politicien élégant:

"J'vous donnerâ ma marde à manger que vous continueriez d'm'élire, gagne de caves. I savent pas c'que c'est le trip de premier minisse. Moi chu chargé, par Sainte-Démocratie, de faire respecter les règles du jeu apparent. C'qui s'passe en-dehors d'la patinoire, ça me r'garde pas. A part mes amis capitalisses, y a pas grand monde que j'peux prendre au sérieux. Si les séparatisses, les intellectuels et les assassins de minis-tre me font trop badtripper, j'peux toujours sortir mon armée (d'abord on est en train de recycler le 22e aux techniques de la guerre civile). Tant qu'i sont pas trop nombreux, on peut toujours les faire passer pour des maudits chiâleux - le monde est si niaiseux qu'ça pogne encore."

je propose un Méga-Délire, à partager par tous, et qui ne laisse rien d'intact dans la conscience de ceux qui nous touchent, de près ou de loin

NOUS fonctionne à un joyeux régime

la grosse Personne-humaine d'Yvon Dupuis
voilà comment finit l'humanisme libéral

les culottes du Poumon d'acier

"li une un boprinase il etvare et rancon une joli pranse"
ELSA

moi j'aurais rien contre le délire des créditistes si c'était pas qu'ils ont comme l'air de vouloir interdire au monde de délirer autrement qu'eux-autes.

"couloirs de l'arrogance, les officines du pouvoir..." (Le Journal)

"Le crédit social c'est les crédistes, c'est pas d'autres que les créditistes qui vont l'appliquer" Camil Samson

Il est interdit de montrer le mini-despote dans le chlore de sa piscine... les censeurs onfinesques ont pogné Gilles Groulx en flagrant délit de piquer des images saintes. Il est aussi interdit de montrer à l'écran des piasses qui brûlent...

La cérémonie du pouvoir comme show national-familial, "en direct." On vit l'instant à mesure, avec EUX. Par exemple, on voit l'un des 4 candidats à la chefferie "sauter de joie" devant l'imminence d'une victoire imprévue, puis se rabattre en voyant, en même temps que nous, qu'on a commis une erreur au tableau d'affichage des résultats. Pendant ce temps-là, il ne faut surtout pas oublier que tout ça c'est de la fiction.

Sous nos yeux, ils jouent à l'échelle d'un parti, un jeu auquel nous sommes supposés croire, entoucas avec lequel il est dangereux derompre : la démocratie.

"Un jeu si simple", où la complexité apparente des règles a pour fonction d'entretenir un brillant théâtre qui dissimule les dynamismes élémentaires mais féconds de la soif du pouvoir.

donner à tous les moyens de créer c'est faire des citoyens libres

généraliser l'art, la science et la technique est une arme révolutionnaire

la Machine sociale harmonique achèverait dans l'Espèce humaine le triomphe de la production-désirante Nature

Faire croire au show, à son sérieux, à sa réalité surtout. Pour garantir l'épaisseur de la transe qui empêchera l'"autre" réalité de surgir sur le devant de la scène, —ça engloutirait toud-suite les décors et leurs marionnettes.

L'efficacité du bluff démocratique c'est d'avoir l'air de faire dépendre le sort des prétendues "valeurs sacrées de l'humanité" de ses parties de poker. Et de ramener les sombres machines paranoïaques qui le reproduisent au rang de simples contingences "psychologiques" (les "faiblesses de la nature humaine"), de simples images dérivées, à la manière de petits diables sur les côtés de l'autel. Vous pouvez voler, assassiner des peuples entiers, vous pouvez même ruiner l'écologie planétaire — c'est permis tant que vous êtes un légitime élu du peuple. Par contre, la désobéissance civile est un crime même si elle est exigée par la lucidité la plus rigoureuse.

vraiment, la différence entre le poulailler créditiste et la gagne des "Pets" et des "boubous... vous en voyez une, vous? La ménagerie démocratique admet le faux luxe des variétés de style, c'est tout. Ceux qui "réussissent, comme le P.L. détiennent simplement la meilleure formule de gouvernement actuellement produite par la Machine capitaliste

- Comment vous appelez-vous?
- Akénaton.
- Profession?
- Pharaon en chômage.
- Domicile?
- L'arête sud-est de la Grande Pyramide.
- Vos papiers!
- ...(il présente un morceau de papyrus couvert d'hiéroglyphes)
- Eille, le smatte, viens don faire un tour au poste : on va te l'régler ton problème.

J'attends la fin du monde. Je ne vois plus rien, des efforts raisonnables, qui puisse endiguer la débâcle. C'est vraiment pus possible de garder son sérieux face à l'allègre **King-Kong** en marche...

Profession de l'écrivain:

ô fougueuse machine-à-écrire, je m'engage à faire tout mon possible pour déverrouiller, fracturer, et délirer les inscriptions dans lesquelles on se pogne, moi et les autres.

Paul Chamberland - la Fabrike d'ékriture

EXTRAIT DE "LE VOYAGEUR DE L'EN-DEDANS"

Dix-Septième Altitude

Quand les courants de sable transperceront les gratte-ciel amolis, nous serons au seuil de la Conscience ouverte.

Nous demanderons le pain ailé pour mieux vivre l'estomac dégagé de sa prison.

Nous verrons en tout lieu les flammes gigantesques de l'énergie battre les campagnes et les villes pour quérir l'armée des élus de la nouvelle race.

Les banques seront tordues, les métros défonceront les rues perverses (nous en verrons même un défoncer la rue Ste-Catherine et se planter en plein milieu de Da Giovani à l'heure du souper), les magasins se dévoreront dans leur marasme superficiel.

Nous entendrons un mistral guttural qui s'emparera des boulevards étroits.

Tout sera catapulté vers l'alenvers et ceux qui seront prêts, enfin, se mettront à vivre.

Il n'y aura plus personne pour exploiter l'homme, il n'y aura plus personne pour prôner des vérités absurdes et les imposer à l'humanité, il n'y aura plus personne qui exigera le droit de passage pour des pays étrangers car il n'y aura plus de province, ni de pays, ni de continent, car il n'y aura plus de planète.

Nous vivrons l'éclatement superbe qui nous propulsera dans toutes les directions en même temps et nous possèderons les joies de tous les peuples réunis.

Et notre premier plaisir sera de poser l'orteil sur la poussière de l'emplacement d'une ancienne banque.

Nous rirons car nous aurons survécu à ces camps de concentration éphémères qui se disaient la vérité absolue que nul ne pouvait nier.

A ce moment nous comprendrons l'illusion d'aujourd'hui et nous nous frapperons le coeur en nous disant: "Pourquoi n'avons-nous pas vu plus tôt? "

Ce sera comme un craquement dans l'air, accompagné d'un bruit de tonnerre estival.

Nous le verrons en plein jour et en pleine ville et l'effroi commencera à régner dans les autobus, les autos et les chaînes de magasin.

Cela ne viendra ni des politiciens, ni des sociologues, ni des psychologues, ni des administrateurs, ni des chômeurs, ni des révolutionnaires, ni des présidents, ni des églises, ni des artistes. . .

Cela viendra d'une force incroyable et invisible éternellement présente dans l'Energie, d'une force infiniment plus forte que tout ce qui existe chez l'homme, d'une force cosmique qui attend l'heure propice et qui se fout éperduement des politiciens, des sociologues, des psychologues, des administrateurs, des chômeurs, des révolutionnaires, des présidents, des églises, des artistes. . .

Cela se manifestera en pompe suprême en nous faisant voir des phénomènes inimaginables et en nous dévoilant des mondes que nous avions à poursuivre mais que nous avions piétinés par manque de Conscience.

Toute matière aveugle tremblera, tremblera tellement qu'elle creusera à l'instant même son propre trou.

Et les gros magasins et les banques et les maisons de bourse et les trusts et les richards seront comme des crapauds pourris au centre de leur vagin infect et cancéreux qui ne s'appellera plus terre mais bien pourriture superpolluée à rayer de la carte de l'Energie.

Ceux qui font souffrir aujourd'hui par ignorance ou par convoitise seront cloués à des murs de béton par des marteaux compresseurs manipulés par des scorpions à scorbut avancé appartenant à des sphères ignoblement inférieures.

De ces endroits monteront des morts enragés et des martyrs de guerre et ils viendront venger la Beauté de l'Innocence violée en couchant des chefs d'état sur de l'asphalte bouillante et en leur crevant les yeux avec des gérants de banque rougis à feu ardent et fondus dans des coffre-forts liquéfiés par des fournaises infernales.

Ils payeront cher ces hommes qui font des lois et emprisonnent; ils payeront cher ces hommes qui tuent par envie; ils payeront cher, ils payeront cher parce qu'aujourd'hui ils marchandent avec mépris un butin qu'on ose à peine nommer Homme; ils payeront cher, ils payeront donc cher parce qu'ils auront fait de l'humanité un réservoir nauséabond où la peste règne en maîtresse.

Ce sera un grand jour que ce jour, un jour de Beauté et de Délivrance.

Ce sera un jour magnifique pour ceux qui auront attendu, pour ceux qui auront cru et pour ceux qui auront refusé de se laisser séduire par l'appât de la technologie et par l'appât de la publicité sédicieuse.

Ils auront en eux et autour d'eux les courants d'Energie nécessaires pour éviter le cataclysme mondial.

Ils seront protégés et verront les humains mourir à pleines poignées.

Ils n'auront aucun remords car ceux-là auront été leurs bourreaux.

Ils chanteront même; ils seront réunis en ce jour de gloire et se reconnaîtront pour être de la même race élue.

Et quand toutes les villes seront réduites en cendres, ces fous entreront dans le craquement qui vint, en plein jour, mettre la bombe finale.

Ils iront dans le duvet soyeux d'un oeil dont la pupille en forme d'aile fournira les oeufs couvés par une colombe harmonique.

Il n'y aura plus de système, plus d'argent, plus de haine, plus de métro, plus d'exploitation, plus de politique.

Il y aura un autre corps, mais un autre, un autre aux dimensions encore inconnues aujourd'hui.

Il n'y aura plus de temps moderne, plus de pollution, plus de souffrance, plus de maladie, plus de mort.

Il n'y aura que des coeurs liquides pouvant embrasser toutes les possibilités cosmiques de l'im - l'im - l'im - l'im - l'Immense Réalité Absolue.

Enfin ce sera la Paix Parfaite et la Joie Parfaite dans la Turbulence Parfaite de la Chevauchée Parfaite à travers l'Eternité Parfaite.

Claude Saint-Germain

Le Voyageur de l'En-Dedans

de Claude Saint-Germain

a paraitre aux editions hobo-quebec

Métamorphose

Ils me font mal ces hommes qui ne figurent que le noir, que le néant, que la Nuit où nous nous débattons absurdement à tout jamais. Ils me font mal parce qu'ils affirment sur une hypothèse.
J'appelle la Lumière. . . J'appelle la Lumière. . .

Le noir est constamment présent à nos yeux mais c'est une illusion. Cependant on ne peut nier notre ténébreuse condition. Est-ce une raison pour dire que nous sommes éternellement poussière? Si j'avais la certitude que la vie, la seule, l'unique, la vraie, la Totale est uniquement celle que nous vivons à partir de la naissance physique jusqu'à la mort physique, je me suiciderais à l'instant même. Car cette vie — finalement faite par l'homme — est une cacophonie des plus ridicules; elle ne répond pas à ma demande. J'ai soif de quelque chose qui dépasse tout ce qui existe sur terre. Et je suis prisonnier de l'affreux système de pensée que l'homme invente quotidiennement. Deux forces extraordinaires nous paralysent tous, du premier au dernier; elles s'appellent Corps et Argent. Et je vais admettre que la Vie, c'est ça et qu'il n'y a rien en dehors de ça? mais c'est de la folie!

En un seul éclair de la Conscience je peux parcourir toute l'échelle des sentiments humains depuis la naissance du monde; de ce fait je perçois leur limite et je vois par conséquent **toutes les possibilités** de ma vie future. Ma grande souffrance est de ne pas avoir les moyens ou la clé pour ouvrir la porte du Nouveau Monde. Et je dis que ce Nouveau Monde n'est pas une société neuve ou une égalité entre les hommes ou la mort de l'Argent. Non. L'affection? leur donner une force égale à la force divine? Autour de moi il n'y a rien qui puisse me permettre cette sublime transformation. Il me reste à regarder en-dedans et là ça devient totalement confus car je ne peux saisir concrètement les forces qui m'animent comme je saisis ce crayon en ce moment. Et laquelle de ces forces pourra me permettre de me transformer? d'accéder au Monde de la Lumière? Et peut-être aussi que la clé existe quelque part en dehors de moi, dans une dimension invisible. Alors comment entrer en communication avec elle?

Je suis donc présentement aux prises avec un désir que personne n'a encore réalisé depuis l'origine connu des temps. Je veux explorer ce champ et si, de toute ma vie, rien n'arrive, j'espère au moins VOIR le Nouveau Monde et l'imprimer pour d'autres qui me suivront. Je ne suis pas le seul à refuser l'inextricable et insipide labyrinthe que l'homme à construit avec ses idées de banques, de magasins, de transports, de frontières, de lois, de justice, de bureaux, d'usines, de loyers, de policiers, etc. Quelques-uns ont dit: "Voilà, la vie c'est comme ça et nous allons agir de même." Et des millions de personnes ont embarqué probablement parce qu'elles n'avaient pas le choix ou peut-être par faiblesse, par ignorance et surtout aussi parce que tout ce chaos démoniaque ne s'est pas construit en un jour. Nous nous sommes habitués à ce système de vie pendant des siècles. Ce qui fait qu'aujourd'hui nous pensons que les banques sont infaillibles et nous acceptons ce fait comme la vérité fondamentale et nous ne pouvons plus rien y faire parce que nous sommes perdants au départ. Qui oserait dire: "A partir de maintenant je mets toutes mes énergies à combattre la démonne Argent. Je vais me séparer d'elle et je vais vivre sans elle. Et je ne conterai que sur mes propres ressources, c'est-à-dire celles mises à ma disposition par la Vie elle-même. Je vivrai d'AIR, d'EAU et de FEU. En cela tout est compris."



C'est la mort assurée. Mais j'entrevois que c'est possible. Dans cette situation ce n'est plus l'Argent qui devient l'ennemi numéro un, mais **l'ignorance du Secret de la Vie.** L'AIR, L'EAU, LE FEU sont les éléments les plus profonds; ils régissent notre univers. Les saisir, les comprendre et les maîtriser me donnent le pouvoir de la Métamorphose. Jusqu'à date nous connaissons les deux premiers qui ont été sondés et mesurés scientifiquement. Il reste le FEU. Et c'est de lui que vient l'Enigme. Il est le Souffle inconnu que nous cherchons depuis des millénaires. Il s'appelle Dieu, Absolu, Lumière, Parabrahman, ça, Jéhovah, Energie, Conscience. . . Et je pourrais dire que l'AIR et l'EAU viennent du ventre du FEU. Alors l'Invisible donne naissance au Visible. Voilà pourquoi le Visible que je suis veut retourner à la Source et cueillir la Fleur de tous les Mystères.

Claude Saint-Germain

hobo-quebec!

Hobo-Québec,
Case Postale 464,
Succursale "C",
Montréal.

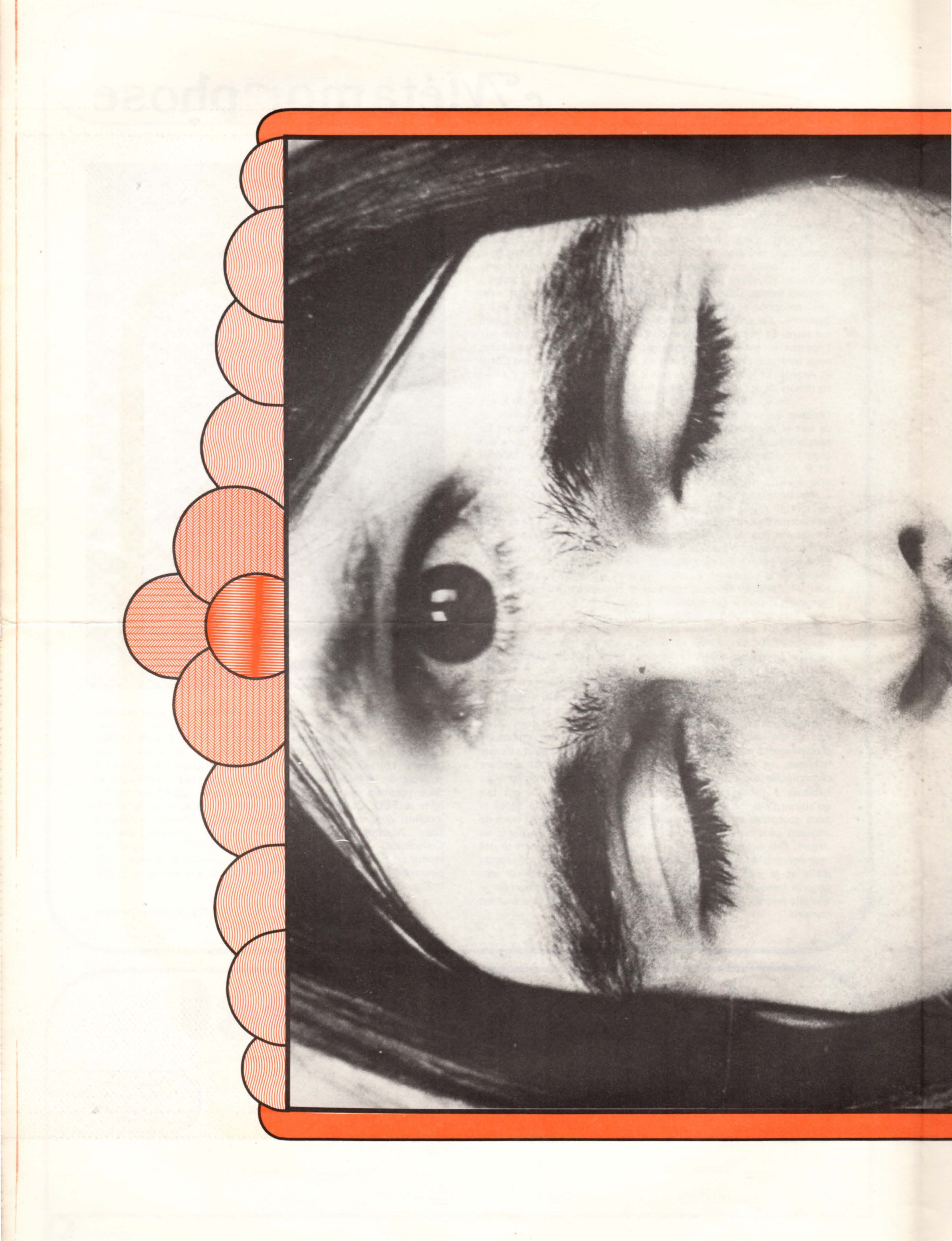
Abonnement: 1 an: $3.00 (normal)
1 an: $5.00 (de soutien)
(faire chèque ou mandat-poste au nom de HOBO-QUEBEC)

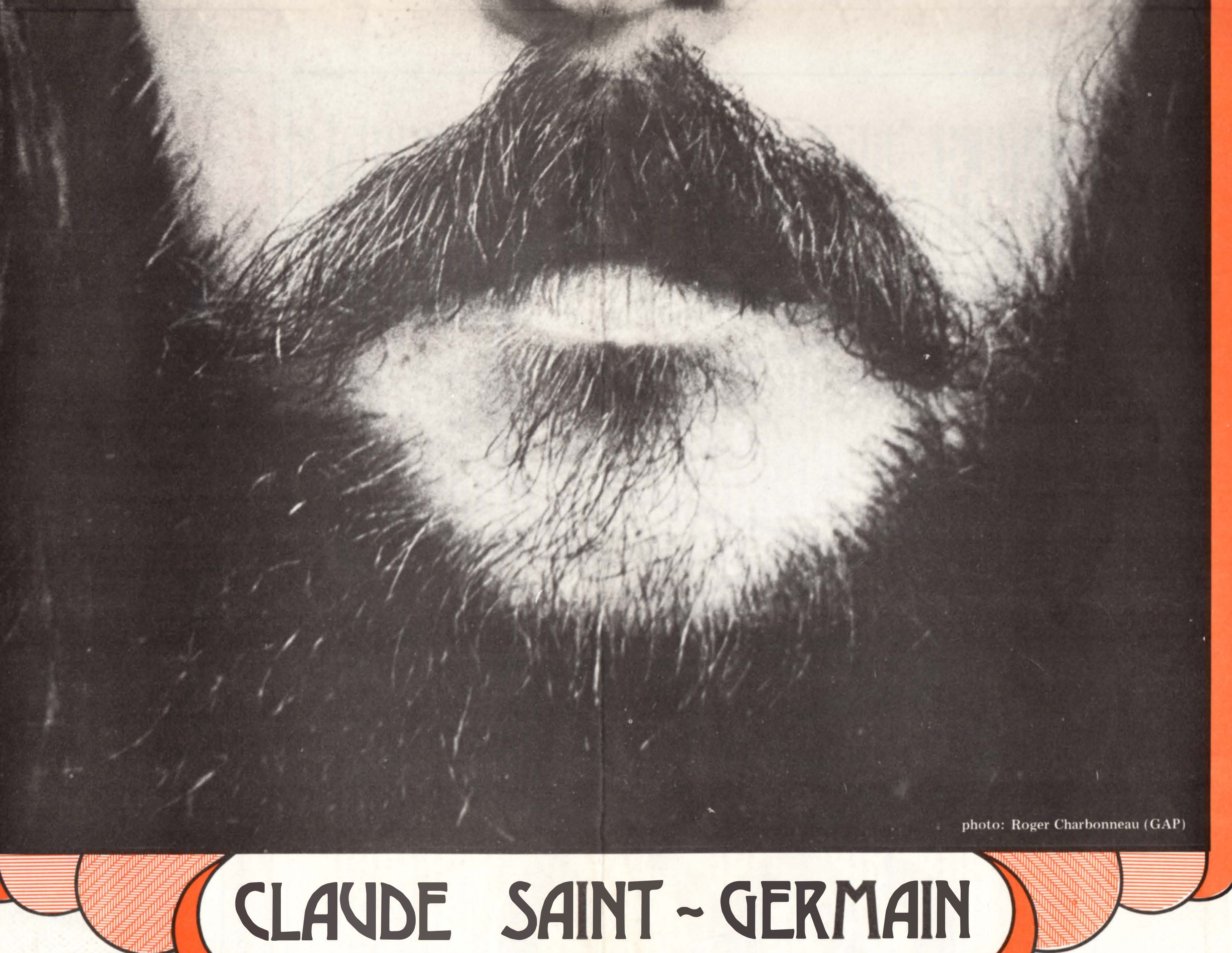
Hobo-Québec,
Case Postale 464,
Succursale "C",
Montréal.

Nom . . . . Prénom. . . . .

Adresse . . . . Ville. . . . . Province. . . . .

Téléphone. . . . . Occupation . . . .





CLAUDE SAINT-GERMAIN

Le Voyageur de l'En-Dedans

IL FAUT LA MUSIQUE SAVANTE À MON DÉSIR

Ma mère m'a dit quelques fois qu'enceinte de moi elle passait des après-midi à écouter du Wagner ou l'enregistrement de "L'après-midi d'un faune" par l'Orchestre des Concerts Straram que dirigeait Walter Straram.

La démesure parfaite de cet homme, qui fut un artisan d'une **exemplaire information/éducation dans le champ de la musique en** Europe, qui avait constitué un orchestre symphoni-

(Ce 14 février 73, jour de la saint Valentin, patron des amoureux, il est 14 heures 30, je suis arraché à cette écriture par Otis Redding, que Diffuse CHOM, je vais monter au point d'éclatement le volume de mon poste de radio, dans la chambre à coucher, et j'écoute, **"corps et âme"**, claquant les mains et gesticulant/grognant, près du lit encore défait où nous faisions merveilleusement l'amour avec une femme merveilleuse de 2 à 10 heures ce matin, **I don't know what you're doin' to me, Baby, but it sure is good. . .**)

que incomparable, de solistes, avec lequel Toscanini exigea d'enregistrer avant qu'il soit dissout, après la mort de mon grand-père, 2 mois avant ma naissance, qui s'était fait construire par une Américaine les théâtres des Champs-Elysées, sa démesure fut sans doute à la mesure de la mienne, et j'y "imagine" l'origine de l'absence en moi de complexe d'oedipe bien avant de lire Gilles Deleuze et Félix Guattari.

Démesure ouverture aux musiques, pluralité et "détours" indiquant moins amalgame ou hétéroclite qu'une structure.

Pendant l'occupation allemande de la France, j'avais de 6 à 10 ans, sur Radio-Paris et au Théâtre des Champs-Elysées ce n'étaient que symphonies de Beethoven ou Bach, Bruno Walter, Furtwangler. . . Première dissidence: rengaines populaires, Edith Piaf. Puis, si j'étais tous les soirs au Vieux-Colombier existentialiste du décor de Claude Luter et Sidney Bechet, découverte fondamentale, à partir de Django Reinhardt et Lester Young, dès 48-49, de Charlie Parker, Thelonious Monk, Charles Mingus. Mais aussi bien passai-je un après-midi à scruter Emil Guilels répétant au Théâtre des Champs-Elysées, où mon "état" inquiéta fort ma mère le soir que j'entendis la première fois le **Concerto pour Orchestre de Bela Bartok**. . . En Colombie-Britannique, 4 ans de camps de bûcherons, jazz diffusé par Seattle ou Spokane, le western, Hank Snow. . .

MOZART.

C'est Hubert Aquin je crois qui organisa une "rencontre" devant les caméras de Radio-Canada, pour parler jazz, entre François Morel et moi.

Serge Garant m'écrivait en 59 pour "Cahier pour un paysage à **inventer" "Dire une musique d'ici"**, des notes toujours actuelles — et qui m'incitent presque à ne pas écrire celle-ci. . .

John Coltrane. Free jazz.

En Californie, de 68 à 71, le folk-rock — Rolling Stones, Mothers of Invention, Traffic, Grateful Dead. . . Le blues — John Lee Hooker, Lightnin' Hopkins. . .

Le 8 février dernier, salle Claude-Champagne, 50e concert de la Société de Musique Contemporaine du Québec, je vis un autre moment intense de cette musique de l'aujourd'hui, que j'ai vraiment découverte ici — et ce fut avec émotion que je retrouvai Maryvonne Kendergi. . .

Même si en voyant en scène les cantatrices **j'éprouvai le manque d'un combinatoire chant/érotisme** comme le créait magistralement Janis Joplin. . . Même si un "guindé" de l'auditoire me fit regretter le Carousel ou le Both/And, qui me distrayait. . .

Roland Barthes. "Essais critiques" (collec. "Tel Quel" / éditions du Seuil). "L'imagination fonctionnelle (ou syntagmatique) nourrit enfin toutes les oeuvres dont la fabrication, par agencement d'éléments discontinus et mobiles, constitue le spectacle même: la poésie, le théâtre épique, la musique sérielle et les compositions structurales, de Mondrian à Butor." "On peut en effet présumer qu'il existe des écrivains, des peintres, des musiciens, aux yeux desquels un certain **exercice** de la structure (et non plus seulement sa pensée) représente une expérience distinctive, et qu'il faut placer analystes et créateurs sous le signe commun de ce que l'on pourrait **appeler l'homme structural**, défini, non par ses idées ou ses langages, mais par son imagination, ou mieux encore son **imaginaire**, c'est-à-dire la façon dont il vit mentalement la structure." "Lorsque Troubetskoy reconstruit l'objet phonétique sous forme d'un système de variations, lorsque Georges Dumézil élabore une mythologie fonctionnelle, lorsque Propp construit un conte populaire issu par structuration de tous les contes slaves qu'il a au préalable décomposés, lorsque Claude Lévi-Strauss retrouve le fonctionnement homologique de l'imaginaire totémique, G.-G. Granger les règles formelles de la pensée économique ou J.-C. Gardin les traits pertinents des bronzes préhistoriques, lorsque J.-P. Richard décompose le poème mallarméen en ses vibrations distinctives, ils ne font rien d'autre de ce que font Mondrian, Boulez ou Butor lorsqu'ils agencent un certain objet, qu'on appellera précisément **composition**, à travers la manifestation **réglée** de certaines unités et de certaines associations de ces unités."

Comment me lasser du "Pierrot Lunaire" de Schoenberg, ce ciselé tendu vers l'aléatoire qui débute la musique d'aujourd'hui comme Mallarmé son écriture? "Deux poésies de Balmont" et "Trois poésies de la lyrique japonaise" de Strawinsky: algèbre qui m'absorbe et éblouit de l'infini dépouillement contenant en germe toutes fusions et cosmogonies.

György Ligeti. . .

J'écris d'un tissage de Milicska Ryerson, mon cactus-ookpik, "Now is 75,000 years from now": "lignes strates cadences vibrations / en trois teintes blanc limon orange / au granulé et aux brisures-chevauchements des traits / d'une lenteur calme et sûre / à travers quoi sourd une grand'faim de corps-à-corps / touchers caresses embrassements orgasmes jusqu'au cri / une grand'faim dévorante / équilibrée sauvage de l'inéluctable de la Terre / belle comme du Berio ou du Ligeti / du Mingus ou du Creedence Clearwater".

"Nouvelles aventures".

Pourquoi l'hilarité désordonnée pendant cet ensemble qui répond dans l'univers sonore au "Théâtre de la Cruauté" d'Antonin Artaud? Mais Jacques Thériault a dit l'essentiel dans "Le Devoir" le 10 février" ". . . un foisonnement cohérent, souple et signifiant de rythmes, de densités et de dynamiques qui forcent l'adhésion. (. . .) . . . la force de Ligeti consiste à nous faire pressentir chaque fois ce qui va arriver, créant une sorte d'angoisse qui peut se traduire par le rire mais dont l'issue relance toujours une nouvelle aventure."

Le vécu et l'analyse inscrivent cette urgence retrouvée pour moi: IL FAUT LA MUSIQUE SAVANTE À MON DESIR, qui n'exclut mais au contraire "insiste" toutes autres musiques.

On ne lira jamais assez les "Illuminations" de Rimbaud.

(Désormais connotation pour moi chaque fois: les magistrales de Buffy Sainte-Marie.)

"La musique savante manque à notre désir." / "Départ dans l'affection et le bruit neufs! "

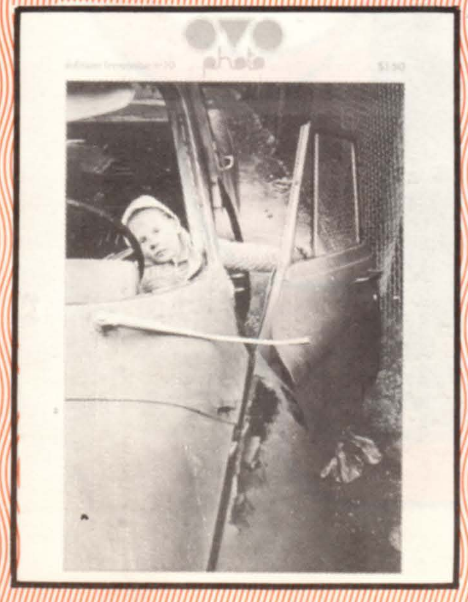
Cet itinéraire qui cumule dans l'intensité la plus pleine aventure et structure, il est "faisable" à Montréal: **Société de Musique Contemporaine du Québec, 4858 Côte-des-Neiges, apt. 1403, Montréal 247, 739-5329.**

Retrouver cette femme merveilleuse, et aller au lancement de "Sold-Out" de Nicole Brossard, dont l'écriture est belle comme du Eric Dolphy et du Stokhausen. . .

patrick straram le bison ravi



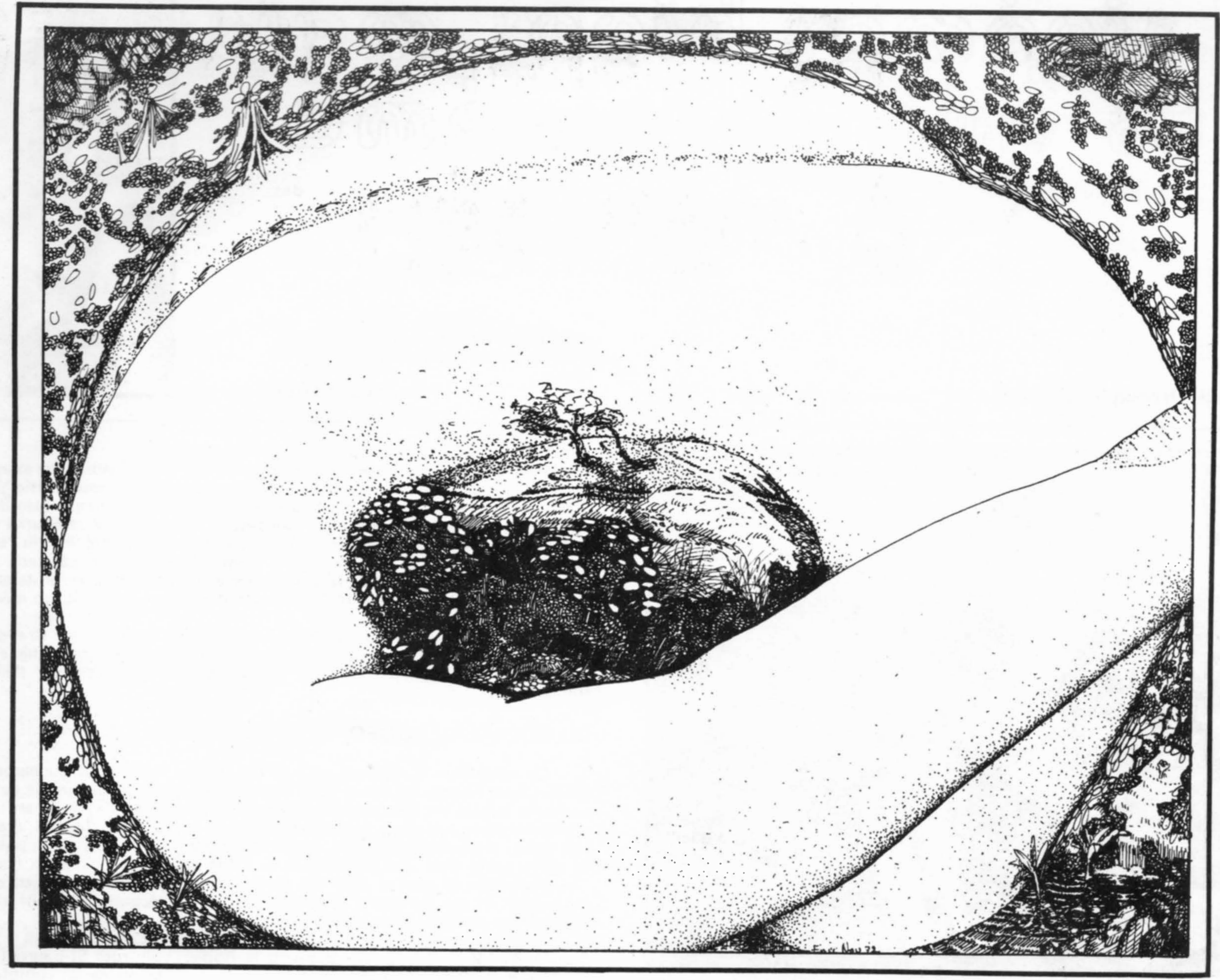
magazine OVO - 1430 st-denis, mtl.



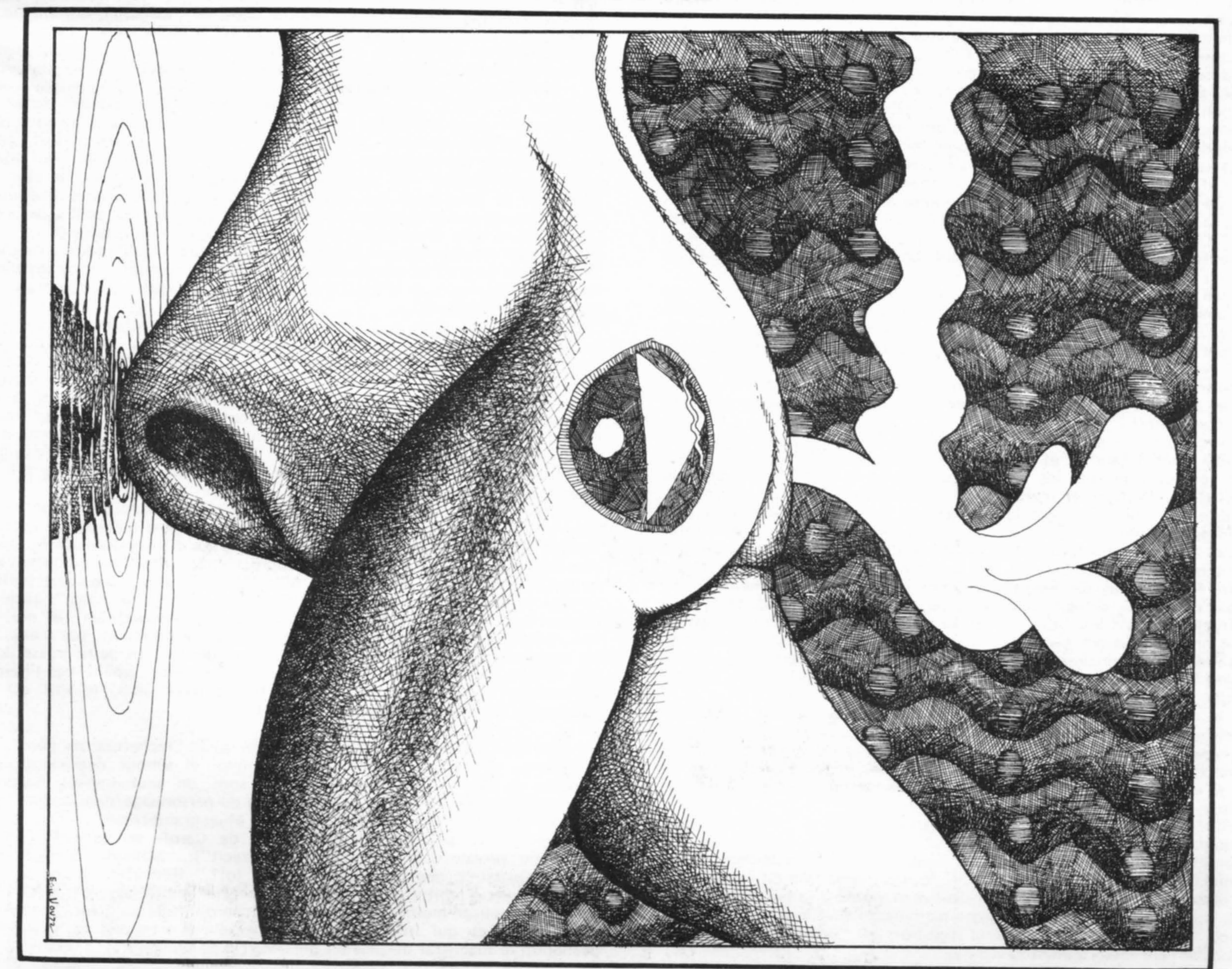
(spécial reportage)

OVO 10

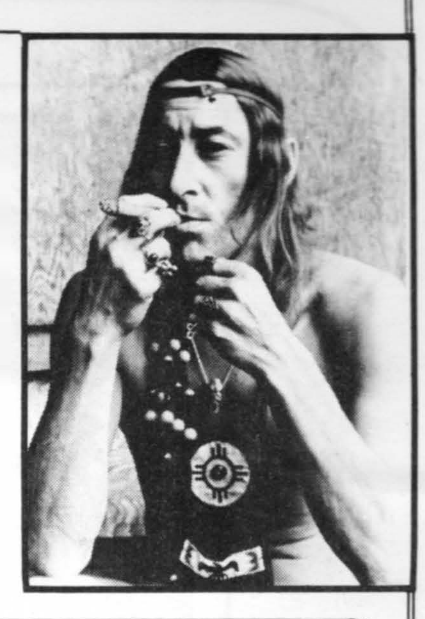
EN VENTE PARTOUT



ERIC
ROUSSIL



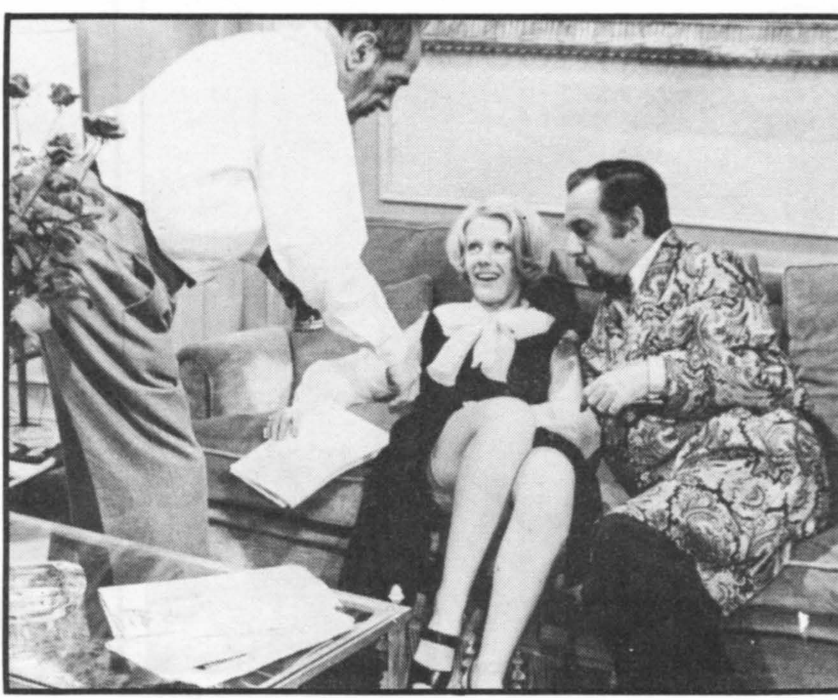
le cinéma, bien, mais plus que le cinéma



Admettre qu'il y a des mouvements du coeur où la raison n'a point de place signifierait se faire de la raison une idée fausse.
Bertolt BRECHT

. . . l'identité véritable du critique: le critique est un écrivain. C'est là une prétention d'être, non de valeur. . .
Roland BARTHES

par patrick straram le bison ravi



Bunuel psychanalisant la bourgeoisie

LE MANGER QUI CHOSIFIE

Sylvie Pierre avait bien raison de noter "la fréquence et la précision des notations alimentaires" dans "Tristana", et d'en faire un inventaire remarquable dans le "Cahier du cinéma" 223, août-septembre 1970.

La nourriture est la structure de "Le charme discret de la bourgeoisie", de Luis Bunuel, film vu à l'Elysée.

Dans ce film magistral, Bunuel plie entièrement le cinéma à son dessein, qui est de rendre compte de la bourgeoisie, de l'intérieur. Non pas en rendre compte politiquement. Peut-être parce que le cinéma est un complexe dont on sait encore mal se servir politiquement, outil qui a d'abord été la propriété des monopoles capitalistes et que l'idéologie dominante a tellement imprégné qu'il faut réapprendre littéralement à s'en servir (Godard. Straubi); mais à l'intérieur d'une apparente convention cinématographique, Bunuel a un tel contrôle de l'appareil qu'il peut rendre compte d'une spéficité. Ce n'est pas nier que la classe sociale et la praxis déterminent l'individu que tenter l'analyse d'un phénomène en en isolant une structure de l'inconscient, déterminante d'un procès intrinsèque. Et quel bourgeois sait l'historique et les implications de sa classe?

Bunuel choisit d'utiliser au plus haut point une ambiguïté générique du cinéma, pour nommer la bourgeoisie par sa nourriture. C'est presque une tautologie. Elle permet à Bunuel une ironie extrêmement critique (un style "lacanesque", seul élément du film de l'"extérieur", **distanciation** du bourgeois voulant réduire à son zéro sa classe), dans un discours dont l'infaillibilité technique dénote une sérénité qui fait plus corrosif encore le propos, et serait-ce une sérénité crispée qu'il n'y aurait certes pas à se plaindre, quel festin!

La nourriture est postulée comme identité de la bourgeoisie. Bien que son pouvoir d'achat garantit et bien auquel se jaugent rang, puissance. (Bien **distinctif**: en sont privées les classes qu'exploite la bourgeoisie pour le posséder.) Rite. Nature et culture. Et plus encore que la nourriture, marchandise, sa valeur d'usage: le **manger**. Le manger l'activité principale d'une bourgeoisie. Mais l'effet que produit ce qu'elle mange condamne cette bourgeoisie. Pas de festin tard le soir (le seul moment vraiment propice) qui ne provoque des cauchemars. Et les cauchemars, signifiants de la classe bourgeoise, disent tous un même complexe de **culpabilité** démentiel, qui ronge, qui mine, qui détruit, qui exacerbe encore les contradictions déjà fondamentales, accroît l'ignorance où est la bourgeoisie de son propre signifié historique et du rapport avec les autres classes, et par extension mode d'exploitation et oppression idéologique à l'égard de ces dernières, jusqu'à éclatement. (Le cauchemar de tous et chacun, y compris vous, moi — "Rêve/éveil. . ." dans "Hobo/Québec" 1.)

Or, le signe plusieurs fois répété (la répétition structure de l'ensemble que constituent des variations sur le thème) et sur lequel se clôt le film est sans équivoque: une même longue marche de tous les bourgeois, dans une campagne qu'ils parcourent seuls et sans aucun rapport avec elle, au purgatoire, entièrement réifiés, voués à ne se renvoyer qu'à cette fixation qui les annule.

L'Histoire est absente, mais jamais n'a-t-on montré aussi scientifiquement la bourgeoisie se nourrir, et l'obsessionnel auquel la confine cette fonction et comment elle la remplit. De la redondance des styles/simulacres à l'aberrant des érotiques, tout est là: le film dit exactement la dissolution qu'il est lui-même, oscillant sans pouvoir jamais opter pour l'une des issues qui sont toutes deux des **manques**: l'aller à un repas qui n'a jamais lieu, l'épouvante qu'engendre la digestion qui "irréalise" (il y a mort dans le mouvement historique de la réalité).

La cohérence de son système: la plénitude du film.

Réalisme ou surréalisme n'importe plus, ne "sont" plus, c'est sa validité qui fait le prix inestimable de "Le charme discret de la bourgeoisie", où le "faire vrai" est entièrement rejeté, la théorie explicitée par chaque plan du film et l'inéluctable de son mouvement (sur place): la bourgeoisie se nourrit (de ce dont elle prive) de ce qui la fait exploser, son manger la tue, le film "est" ce manger. Pour voir ici un mécanisme simpliste, il faut ne pas tenir grand compte d'une importance de la psychanalyse dans l'analyse marxiste et avoir voulu voir le film comme le récit ou la démonstration que c'est son mérite de n'avoir pas voulu être.

On pensera aussi à Bertolt Brecht qui écrivait à propos de "Grandeur et décadence de la ville de Mahagonny": ". . . on a entrepris de souligner avec une vigueur croissante l'élément didactique aux dépens de l'élément culinaire."

DU RODEO AU LODEO

La nourriture n'apparaît qu'à la fin de "La mort d'un bûcheron", de Gilles Carle, film vu au Berri. Sous forme d'une tonitruante fringale de Willie Lamothe durant un interminable voyage en voiture, qu'il assouvit enfin avec d'innombrables hot-dogs, puis d'un souper au camp de bûcherons, d'ailleurs mal défini (ce qui le constitue), réussi de main de maître(sse) par la putain de la Main, qui a bien vite retrouvé le tour (ne parlons pas des corn flakes de l'intellectuelle de gauche plus tôt dans le film): notations extérieures à la nourriture, et qui ne disent d'une spécificité québécoise qu'un pittoresque, dans ce film en tous points culinaire.

Gilles Carle m'a fait un cadeau merveilleux et important, il y a une dizaine d'années: il m'a fait découvrir le Rodéo, coin rues St-Laurent et La Gauchetière, où j'ai vécu tant de nuits et de jours qu'on ne les compte plus, dont j'ai une collection rare de "photos-souvenirs". A mon retour de Californie, en 1971, à cause de quels démêlés avec la Ville ou la police ?, "affichant" un sens bellement ironique de l'économie, le Lodéo avait remplacé le Rodéo. Mais il n'y a pas eu changement que d'une lettre en néon, le Rodéo n'existe plus.

Tout le film de Carle en est un exclusivement de **clichés** (cliché: banalité, lieu commun, poncif, redite), ces clichés qui pourrissent le cinéma et en font le moyen le plus totalitaire de reconduction de l'idéologie dominante, ces clichés contre lesquels se battre sans répit est la tâche principale pour ceux qui ré-inventent un cinéma d'aujourd'hui et de demain, un Jacques Rivette, un Jean-Marie Straub, des frères Taviani, un Gilles Groulx le Lynx inquiet.

Clichés les personnages, les situations, l'articulation intrigue/dialogues, le western, la "vie". La fiction est entièrement "composée" selon une dramaturgie conventionnelle, dont les signes sont accessibles au plus grand nombre immédiatement, sans que la moindre question soit posée, l'identification du spectateur au stéréotype sur l'écran acquise, qui interdit toute "participation" (et surtout quand la fiction "fait vrai" le plus, à la limite de la caricature qui flatte, en exploitant ce curieux phénomène d'inversion de la fierté propre au colonisé, et qui, dans ce qu'il a de positif, fait aimer ce qu'a d'ironique l'image de soi exagérée, qui, dans ce qu'il a de négatif, fait masochistement prétendre d'un comique qu'il réduit à rien toute intelligence: on voit le danger dans une société où règnent sans opposition les Appareils Idéologiques d'Etat d'un pouvoir qui repose sur l'ignorance des groupes qu'il domine).

Dans un cas, à un niveau, le cliché renvoit à des archétypes d'un négatif tellement "sympathique" qu'il emporte l'adhésion: Willie Lamothe ou Denise Filiatrault, qui relèvent du légendaire (du folklorique), et qui, dans une réalité, correspondent à des prolétaires s'étant acquis une place au soleil par leur vitalité, leur bon sens, leur imagination, pas de scrupules, aucune conscience de classe, par eux-mêmes, chacun pour soi, grâce à sa "finesse" (celle-là même de tous les spectateurs auxquels l'Appareil Idéologique d'Etat Radio-Canada inflige quotidiennement "Boubou", qu'ils soient convaincus que l'ignorance à laquelle les confine ce super-étalage de bêtise fait leur finesse, leur supériorité).

Dans l'autre cas, à un autre niveau, le cliché renvoit à des archétypes d'un positif tellement indigent ou maladroit qu'il gêne au point de détacher: Pauline Julien, intellectuelle de gauche sans trace d'analyse de son option, un non-sens (qui ne bénéficie guère du rapprochement inévitable qu'on fait entre le personnage qu'elle interprète et la chanteuse signant une lettre ineffable servant ensuite à la publicité de "Quelques arpents de neige", film sans rapport aucun avec le cinéma, et politiquement inacceptable), et qui, dans une réalité, correspond à une petite-bourgeoise ne parvenant pas à expliquer un engagement politique autrement que par des slogans de la grosse presse, des clichés (quand, après la scène où chez elle son amant bat l'héroïne, personnage et interprète deviennent très convaincants, le mal est fait, s'interpose trop l'archétype initial si faux).

Carole Laure est "le" cliché du film: ni la "recherche du père", ni la résignation avec laquelle elle endure emploi et amour dégradants, ni la décision à la fin de vivre seule ne sont un seul instant plausibles, vraisemblables; le comble de la fabrication du personnage/signification: après le monologue d'une-qui-connaît-la-vie et-au-grand-coeur ("mythologie" surannée et la plus trompeuse), l'aveu de Carole en voix-off (procédé technique survalorisant le procédé du "récit"): "Maman, j'ai peur de te perdre. Qu'est-ce que je deviendrai sans toi?" Réduction d'une situation prétendue socio-politique à un seul évènementiel émotif/psychologique.

Il est pour le moins curieux que le bûcheron, dans les scènes de la fin, les plus pleines et qui interrogent, soit "juste". S'il est sûr qu'y soit pour beaucoup le magistral de plus en plus Marcel Sabourin, il faut peut-être aussi

voir ici l'inscription d'un fossé infranchissable pour Gilles Carles entre une intuition, une générosité, une énergie qui l'animent, et un discours **fabriqué** de seulement tous les **effets** qui parleront le plus directement à un public, qu'il séduit sans le faire réfléchir, qu'il flatte sans l'interroger, auquel il "produit" un plaisir mécanique ne l'engageant pas et à long terme l'enfonçant plus encore dans l'ignorance à laquelle déjà l'acculent scientifiquement les Appareils Idéologiques d'Etat du pouvoir: ce qui contredit les "intentions" de Carle.

Dans tous les cas, à tous les niveaux, le cliché renvoit à un archétype de représentation du monde où l'immanent, le spontané, le sentiment seuls sont déterminants, ainsi soigneusement effacés, rejetés, le moment historique, le conditionnement de classe, l'analyse.

Des scènes comme celle de la séance de photographie entre des carcasses de boeufs, cliché d'une symbolique mystifiante, (qui décalque une exposition de photos prises par Boremans dans un abattoir il y a quelques années), ou comme celle de la danse nue pour un magnat de la presse, autre cliché d'une autre symbolique mystifiante, (on devine ce qui motive la basse indignation parfaitement ridicule, hypocrite et dans le "sens" du film comme de son journal de tel chroniqueur des **arts et spectacles** dans un quotidien montréalais), de telles scènes, voulues "caractéristiques" et les plus déphasées par rapport au "ton" qu'adopte Carle, indiquent combien ce film ne pouvait procéder que par clichés. "La mort d'un bûcheron" a pour fonction de "raconter une histoire", dont rien ne peut être expliqué au moyen d'une analyse concrète rigoureuse: le film se veut donc apparence de réel, miroir en lequel se reflète passivement le spectateur (entièrement "pris" émotivement, impossible désormais la moindre réflexion), il doit donc agir par occultation. Sans **validité documentaire ou discursive**, le film ne peut "faire vrai" qu'au moyen de clichés grâce auxquels le spectateur s'identifie aux personnages et vit par transposition l'anecdote (dont on fait valoir à quoi elle renvoit "symboliquement", rayant toutes actualités, tout réel).

Le "journaliste" interprété, mal, par Daniel Pilon est à ce titre instructif, et le signe qui entraîne tout le film dans un mouvement irrésistible de propagande la plus réactionnaire:, de produit culturel reconduisant l'idéologie dominante.

Ce "journaliste" est un raté, un arriviste, un piètre amant, sans opinions, sans convictions, sans scrupules, qui n'a d'autre "raison d'être" que "faire de l'argent". Et d'un!

De deux: dès le début du film, la fille lui dit (et prévient le spectateur)' "Vous autres, les intellectuels, vous pensez, puis vous nous jugez! " Elle écrit peu après à sa mère qu'elle connait un garçon: "Il est venu ici, mais vu que c'est un intellectuel y'a pas d'danger! "

L'Appareil Idéologique d'Etat Radio-Canada fait à longueur de journée tous les jours la publicité de son "Boubou" au moyen d'une seule phrase qui a valeur de vérité et de loi: "Un programme pas pour intellectuels! "

Roland Barthes: "On dit qu'au sens où nous l'entendons aujourd'hui, **intellectuel** est né au moment de l'affaire Dreyfus, appliqué évidemment par les anti-dreyfusards aux dreyfusards."

Je ne dis pas que Gilles Carle n'ait pas voulu faire un film "vrai" et (à peine) contestataire, et plein d'une invention à la fois unique (sienne) et québécoise; je dis qu'aujourd'hui il faut lire "La mort d'un bûcheron" en fonction de ce à quoi il sert véritablement, dans le rapport réel des forces de production, et en fonction de ce que sont véritablement praxis et langages, dans un monde où nous sommes tous déterminés et dominés par Appareils Idéologiques d'Etat du pouvoir et Yvon Dupuis du Ralliement Créditiste du Québec, qui ont pour fonction d'oblitérer par tous les moyens toute **information/éducation.**

"La lutte pour le contenu révolutionnaire s'est révélée être en même temps une lutte pour le renouvellement de la forme. Et contre la norme." (Philippe Sollers.)

L'INFORMATION POLITIQUE

A la Cinémathèque québécoise, quelques jours après le petit-bourgeois, paternaliste et, à vouloir tourner en dérision au nom d'une vérité humaniste (la théorie cette fois préalable aux documents et les déterminant), dérisoire "Petit à petit" de Jean Rouch (comment faire "Petit à petit" après des films aussi exceptionnels que "Gare du Nord" ou "La chasse au lion à l'arc"?), j'ai vu "Week-end à Sochaux", film du groupe Medvedkine, une réalisation collective de jeunes travailleurs de l'usine Peugeot-Sochaux et de cinéastes techniciens, tournage en février-mars 1971. Le film a été représenté au Verdi par le **Comité d'Information Politique / Champ libre,** qui en assure la diffusion au Québec (avec information et discussion). CHAMP LIBRE, C.P. 399, STATION OUTREMONT, MONTREAL 154. "Champ libre" est désormais publié par le Comité d'Information Politique, en collaboration étroite avec lequel entend travailler l'équipe seulement rédactionnelle à l'origine, "dans les champs du militantisme politique, de la diffusion de films, de la pédagogie audiovisuelle et de la production de textes". "Champ libre" 3, très supérieur aux précédents, est un outil indispensable à connaissance et pratique du cinéma au Québec. "En termes marxistes, un film ou une oeuvre littéraire, peu importe, n'exprime jamais DIRECTEMENT une réalité donnée mais exprime un certain POINT DE VUE, non pas individuel (psychologique), mais un point de vue DE CLASSE sur cette réalité. Quel point de vue (de classe) de la réalité le cinéma dit "québécois" exprime-t-il? Voilà la question POLITIQUE à poser au cinéma "québécois" (la question de Lénine à Tolstoï)." Voir et discuter "Week-end à Sochaux" avec le **Comité d'Information Politique / Champ libre**. J'en retiens ici seulement ceci: ce film est diamétralement opposé à "La mort d'un bûcheron", **une lutte pour le renouvellement de la forme, et contre la norme, ayant découlé de la lutte pour le contenu révolutionnaire.** Et ceci m'amène à poser cette question peut-être importante (qui recoupe à un niveau supérieur celle que je posais autrefois: la fiction, en soi et de par contingences de production, ne fait-elle pas obstacle à un potentiel que Carle prouvait avoir dans le "documentaire"): Gilles Carle (qui débuta dans le cinéma en 1961 par un film avec Louis Portugais: "Manger") ne se limite-t-il pas au rôle d'auteur le plus brillant (avec Claude Jutra) d'un cinéma petit-bourgeois reconduisant l'idéologie dominante, et servant un pouvoir néo-fasciste, parce qu'il s'"aveugle" lui-même avec la "richesse" de types (clichés) marginaux, déclassés, faute de connaître (savoir) la classe ouvrière, ou consciemment choisit-il de fournir des types (clichés) marginaux, dé-classés, à un plus grand nombre de spectateurs petit-bourgeois, desservant les intérêts spécifiques concrets de la classe ouvrière (et mettant l'accent principal sur nationalisme plutôt que prolétariat)? Parce que "Week-end à Sochaux" prouve, sans dissimuler d'évidentes difficultés non encore surmontées, qu'un travail cinématographique est "faisable" avec une classe ouvrière "intéressée", qui serve les intérêts spécifiques concrets de la classe ouvrière, tout en faisant progresser le cinéma plutôt que l'immobiliser à un point rentable de consommation (ce qui est le faire régresser). . .

Ce que prouve, à un même niveau de l'information politique, le seul où le culturel mérite qu'on l'analyse, "Taureau", de Clément Perron, film vu au St-Denis. (Mais où sont les "Les bacheliers de la 5ème" et les "Jour après jour" d'antan?) Il est facile de parler de ce premier long métrage de Clément Perron, "Taureau". Une chose est cependant certaine, c'est que ce dernier-né de la production québécoise ne devrait pas donner prise à de violentes controverses ou à d'outrancières déclarations. Sa médiocrité vulgaire et sa vulgarité médiocre le confinent à la médiocrité et la vulgarité intellectuelles/stratégiques d'une critique québécoise à l'âge d'or de la critique **Ni-Ni** la plus poujadiste: celle qui convient au film et à la victoire créditiste de Yvon Dupuis, évènements contemporains bien moins par hasard qu'il n'y paraît à qui refuse de voir autour de quelles structures s'articule le glissement socio-politique (et donc y-comprise l'"esthétique" au service de l'idéologie dominante) d'un Québec actuellement en pleine régression (Roland Barthes' ". . . une régression, le retour à une bonne conscience, c'est-à-dire à une mauvaise foi. . . "). A chacun de se dire' "Fais ce que dois." L'absolue nullité de "Taureau" (malgré le magistral de plus en plus Marcel Sabourin, et quelques autres qui "signifient"), l'inscrit remarquablement "Week-end à Sochaux". (J'ignorais en écrivant ces lignes que Berthio caricaturerait Yvon Dupuis en "Taureau", le film.) Roland Barthes est-il toujours incompris ("Derrière tout refus collectif de la critique régulière à l'égard d'un livre, il faut chercher **ce qui a été blessé.**") près de 20 ans après avoir écrit ses "Mythologies" (éditions du Seuil / Points 10)? "On a pu lire dans l'un des premiers numéros de l'Express quotidien, une profession de foi critique (anonyme), qui était un superbe morceau de réthorique balancée. L'idée en était que la critique ne doit être "ni un jeu de salon, ni un service municipal": entendez qu'elle ne doit être ni réactionnaire, ni communiste, ni gratuite, ni politique." "Par exemple, on opposera la **culture aux idéologies.** La culture est un bien noble, universel, situé hors des partis pris sociaux: la culture ne pèse pas. Les idéologies, elles, sont des inventions partisanes: donc, à la balance! On les renvoie dos à dos sous l'oeil sévère de la culture (sans s'imaginer que la culture est tout de même, en fin de compte, une idéologie)." **Surtout**: ". . . n'en déplaise à nos **Ni-Ni**, toujours adeptes d'un univers bipartite dont ils seraient la divine transcendance, le contraire du **bien écrire** n'est pas forcément le **mal écrire**: c'est peut-être aujourd'hui l'**écrire** tout court. La Littérature est devenue un état difficile, étroit, mortel. Ce ne sont plus ses ornements qu'elle défend, c'est sa peau: j'ai bien peur que la nouvelle critique **Ni-Ni** ne soit en retard d'une saison." Une saison d'un dupuissisme véritable cancer du Québec. **Relire.**

Au même niveau de l'information politique, le seul où le culturel mérite qu'on l'analyse, l'entreprise de diversion/dépolitisation qu'est "L'attentat", de Yves Boisset, film au Villeray, l'inscrit remarquablement "Week-end à Sochaux". L'imposture fondamentale autour de laquelle s'articule cette ignominie est l'auto-justification que se fabriquent Jorge Semprun et Yves Boisset en faisant dire à Ben Barka (qui n'est pas Ben Barka): "Pour les pauvres, le savoir est une nécessité, une première arme à se procurer, le savoir des oppresseurs, pour les abattre. Mais vous, les riches, vous n'êtes pas près de nous comprendre! " Dans un film de/pour riches. Nombre impressionnant de super-stars; technique, découpage, dialogues, musique ("genre" Leone) en fonction de moyens de production colossaux. Une affaire politique sert à faire un super-"suspense", la réduisant à un fait-divers, le politique désamorcé, et le spectateur s'identifiant aux "héros" d'une intrigue qui fait aussi "vrai", sa conscience politique encore plus faussée, "arrêtée", annihilée. L'anecdotique, qui passionne sans qu'il y ait un effort à faire, rend absolument impossible toute analyse un peu rigoureuse des mobiles et des faits réels, qui exige qu'on fasse un effort. Et l'ignoble inadmissible d'un tel film (comme "Z" ou "L'aveu") est d'inscrire en arrière-plan un politique ainsi **in-signifiant.** La C.I.A. (qui a peut-être moins directement que l'affirment les auteurs français trempé dans le meurtre de Ben Barka que dans ceux des deux autres) avait besoin de se débarrasser des trois grands leaders (**animateurs**) du Tiers Monde, Patrice Lumumba, Mehdi Ben Barka, Che Guevara. Ils furent liquidés. Jamais ne furent éclaircies les circonstances exactes dans lesquelles fut assassiné en France Ben Barka, gouvernement, polices, Renseignements Généraux ("services spéciaux") français directement impliqués dans l'affaire: ne servant dans "L'attentat" que de **prétexte**, de contre-point, de trompe-l'oeil. La fin du film est (monstrueusement) explicite: "Il n'y aura pas d'affaire Sadiel (Ben Barka)." Si ce n'est grâce aux "justiciers' Jorge Semprun et Yves Boisset, et leurs "vedettes". Qu'au moins "L'attentat" (avec toutes les diversions imaginables pour écarter de la réalité: "mal du pays" et "ouvriérisme" de Ben Barka, caution policier français intègre, référents sans explication Angela Davis ou "Politique/hebdo", "fatalité" à cause d'un homme faible et douteux, etc.) révèle pour ce qu'ils sont: des détrousseurs de cadavre, se parant du politique pour amasser des gains énormes et **abêtir et dé-former** plus encore les masses qu'ils **leurrent.** (Si l'Histoire, malgré d'aussi sordides détournements culturels / idéologiques / mercantiles, ce sont des Lumumba, Ben Barka, Guevara qui la **font.**) Comment dans une fiction qui trompe de façon aussi ordurière, le "culturel" au service d'un néo-fascisme de la façon la plus "savante"/impudente, le personnage "responsable" de l'attentat (en lequel sont cumulés deux personnages réels de l'affaire, et qui l'étaient eux-mêmes) ne serait-il pas un intellectuel? (. . .**une régression**, le **retour à une bonne conscience, c'est-à-dire à une mauvaise foi.** . .).

Comprenons une fois pour toutes que, parasites et à la fois agents de liaison (conscients ou inconscients) des Appareils Idéologiques d'Etat du pouvoir, les "artistes" dont la "création" se borne à être "fabrication" d'"oeuvres" relevant d'une esthétique **traditionnelle** (quelqu'en soient les effets, les apparences de "modernisme"), pour justifier une **production** aussi réactionnaire et régressive (". . . une régression, le retour à une bonne conscience, c'est-à-dire à une mauvaise foi. . . "), au service de l'idéologie dominante, pour perpétuer l'ignorance, n'ont de justification que s'ils érigent en un système qu'ils combattent les intellectuels..

On dit qu'au sens où nous l'entendons aujourd'hui, INTELLECTUEL est né au moment de l'affaire Dreyfus, appliqué évidemment par les anti-dreyfusards aux dreyfusards.

EN 1973, AU QUEBEC, PLUS HAUTE POINTE D'UNE PRODUCTION QUI SE VEUT D'**INFORMATION/EDUCATION**, A CE NIVEAU OU LE CULTUREL SE FOND DIALECTIQUEMENT AU POLITIQUE, TOUTE CRITIQUE NI-NI REDUITE A SON NEANT (QUE REMPLIT UN POUVOIR EXERCE AUX DEPENS DE L'HOMME), IL Y A DEUX FILMS EXCEPTIONNELS (BERTOLT BRECHT: "PUISSE TOUTE CHOSE DITE HABITUELLE VOUS INQUIETER. DANS LA REGLE DECOUVREZ L'ABUS. . . " **L'EXCEPTION ET LA REGLE.**): "LA TENDRESSE ORDINAIRE" DE JACQUES LEDUC, ET "24 HEURES OU PLUS" DE GILLES GROULX LE LYNX INQUIET (ET JEAN-MARC PIOTTE PIO LE FOU). . .

Montréal, 12 février 73

Les 10 meilleurs films de l'année '72

DÉFI, DÉFAITE

Demander à 54 personnes s'occupant (se préoccupant?) quotidiennement de cinéma leur liste personnelle des dix meilleurs films de l'année 1972 tenait à une question de stratégie. Ruse et travail sur deux bords (défi aussi):

a) permettre au vrai visage du cinéma de s'afficher, en permettant aux gens de citer des films vus hors du circuit commercial: dans les cinémathèques, festivals et manifestations exceptionnelles mais publiques. Oui, vraie actualité cinématographique, celle-là sabotée par la politique de profit des distributeurs et exploitants,

b) à partir des tableaux fournis par les journalistes-critiques, vérifier l'absence de la critique (absence déjà constatée dans les micro-articles de Tadros, les papiers promotionnels de Scully, le "progressisme" de Lévesque et Perreault, l'anecdotisme de Germain, Berthiaume, Thibault, etc.).

Résultat:

a) moins de la moitié des répondants se sont attardés à citer ces films projetés "marginalement", nous prouvant bien que les journalistes-critiques se soumettent aisément à l'actualité des commerçants. En fait, les journalistes de cinéma deviennent le dernier maillon de la chaîne production-diffusion et ne font que mousser les produits mis sur le marché par les distributeurs et exploitants. (Un long article de Scully, en première page du cahier "Culture" du Devoir, sur QUELQUES ARPENTS DE NEIGE de Héroux s'inscrit parfaitement dans cette chaîne, jouant bien ce rôle de promoteur que les commerçants accordent au journalisme-critique). Donc pour la connaissance d'un cinéma essentiel, les tableaux aident peu;

b) un tableau est indicatif (on n'est pas surpris de voir revenir aussi souvent A CLOCKWORK ORANGE, THE GODFATHER, LA VRAIE NATURE DE BERNADETTE), mais non explicatif. Sans degré, sans nuances, un tableau installe un malentendu: comme si un film était jugé adéquatement (quelle que soit sa position). C'est dans son discours (lieu traversé par l'idéologie) sur le film que se révèle la critique. A partir de listes, juger (sans tomber dans le dénigrement) la critique était un faux pas commis au départ.

Défaite.

Donc: à nous, dans les prochains numéros d'HOBO-QUEBEC, la production de textes sur le cinéma (considérant comme marginal le cinéma des salles commerciales) et sur la critique cinématographique.

"L'action
(la science, la méthode)",
Francis Ponge

André Roy

Remarques: Sur 54 personnes approchées, 28 nous ont répondu. MM. Daudelin et Groulx, n'ayant pas vu assez de films, ont préféré ne pas dresser de liste; M. G. Gélinas, en Europe au moment de l'enquête, n'a pu nous transmettre la sienne.

Ont été remplacés par un "X", les films vus la première fois en 1971 et (eh oui!) 1973.

Christiane Berthiaume *(Dimanche-Matin et Bon Dimanche au 10)*:

1. La Vraie Nature de Bernadette (Carle)
2. La Maudite Galette (Arcand)
3. Roma (Fellini)
4. Le Temps d'une chasse (Mankiewicz)
5. Fritz the Cat (Bakshi)
6. Le Chat (Granier-Deferre)
7. Wedding in White (Fruet)
8. Le Manuscrit trouvé à Saragosse (Has)
9. Deliverance (Boorman)
10. Everything You Always Wanted to Know About Sex but Were Afraid to Ask (Allen)

René Boissay *(Prés. Cinémathèque québécoise et Serv. de Cinéma et Télé-Films à R.-C.)*:

1. The Emigrants (Troell)
2. X
3. Montréal Blues (Gélinas)
4. The Go-Between (Losey)
5. Les Camisards (Allio)
6. Le Chagrin et la pitié (Ophuls)
7. Biribi (Mossman)
8. X
9. Summer of 42 (Mulligan)
10. Sacco et Vanzetti (Montaldo)
The Last Picture Show (Bogdanovich)

Léo Bonneville *(Séquences)*:

1. Amour (Makk)
2. A Clockwork Orange (Kubrick)
3. Il n'y a pas de plus grand amour (Trilogie de Kobayashi)
4. Deliverance (Boorman)
5. The Emigrants (Troell)
6. Le Jardin des Finzi-Contini (Sica)
7. Médée (Pasolini)
8. Rendez-vous à Bray (Delvaux)
9. Roma (Fellini)
10. Wedding in White (Fruet)

Jean Chabot *(Cinéaste)*:

extrait de sa lettre:

"... *Donc les films qui ont changé quelque chose dans ma manière de filmer, m'ont instruit ou influencé, bouleversé ou sur lesquels je m'appuie au moment de tourner:*

Le Sang du Condor — Jorge Sanjines
Sherlock Jr — Buster Keaton
Tout Keaton au Verdi
Les Corbeaux — Yougoslave (?) [1]
Murder of Fred Hampton —
César et son canot d'écorce — Bernard Gosselin
Sirocco d'hiver — Miklos Jancso
To Have and to Have Not — Howard Hawks
The River — Jean Renoir
Pravda — J.L. Godard
Deep End — Jerzy Skolimowski
et
On est au coton

Je réponds volontairement un peu de travers parce que justement je n'accorde plus tellement d'importance à ce qui sort à Montréal en 1972. Sans vouloir faire le bec fin, je veux dire que par exemple je mets Pravda sans l'avoir vu, j'en ai lu la description dans les Cahiers du Cinéma et d'emblée ça me nourrissait bien plus que mettons bien des grands films qui sortent à Mtl mais qui n'ont rien de profondément neuf. Et je dois mettre le Coton pour la même raison... Par ailleurs, il y a bien des films que je n'ai pas vus et que j'aurais voulu mettre ici. Chronique d'Anna Magdalena Bach entre autres.
Et il me semble que j'en oublie au moins un..."

1. N.D.L.R.: Jean Chabot, le ? l'indique, veut signaler Les Faucons d'Istvan Gaal (Hongrie), film qui a été présenté aux Cinémas du V-Montréal — à moins que ce ne soit Les Corneilles de L. Kozomara et G. Mihic (Yougoslavie) (!).

Emmanuel Cocke:*(sans ordre préférentiel)*:

Québec: Duplessis et après (Arcand)
Fritz the Cat (Bakshi)
Sacco et Vanzetti (Montaldo)
X
Johnny Got His Gun (Trumbo)
A Clockwork Orange (Kubrick)
Play Misty For Me (Eastwood)
Jeremiah Johnson (Pollack)

Ginette Charest *(TV-Hebdo)*:

1. Sweet Hunters (Guerra)
2. Fat City (Huston)
3. Rendez-vous à Bray (Delvaux)
4. Frenzy (Hitchcock)
5. Deux Anglaises et le Continent (Truffaut)
   Deliverance (Boorman)
6. Minnie and Moskovitz (Cassavetes)
   Cabaret (Fosse)
7. The Godfather (Coppola)
8. Le Chagrin et la pitié (Ophuls)
9. La Salamandre (Tanner)
10. L'Acadie, l'Acadie (Perrault)
   Les Clowns (Fellini)

Et la rétrospective au cinéma Verdi des films de **Buster Keaton.**

Pierre Demers *(Cinéma-Québec)*:

1. La Maudite Galette (Arcand)
2. Québec: Duplessis et après (Arcand)
3. Dans nos forêts (Bulbulian)
4. Tranquillement pas vite (Côté)
5. La Vie rêvée (Dansereau)
6. La Tête au neutre (Gagné)
7. Les Smattes (Labrecque)
8. La Salamandre (Tanner)
9. X
10. Dirty Harry (Siegel)

Roch Demers *(Cinémas du Vieux-Montréal, Faroun Films et Kino-Club)*:

1. Szinbad (Huszrarik)
2. Amour (Makk)
3. Psaume rouge (Jancso)
4. La Vraie Nature de Bernadette (Carle)
5. La Vie rêvée (Dansereau)
6. The Emigrants (Troell)
7. Roma (Fellini)
8. Deliverance (Boorman)
9. Un été capricieux (Menzel)
10. L'Amour l'après-midi (Rohmer)

Jacques Dupont *(Kino-Club)*:

1. A Clockwork Orange (Kubrick)
2. Deliverance (Boorman)
3. La Condition humaine (Trilogie de Kobayashi)
4. Szinbad (Huszarik)
5. Johnny Got His Gun (Trumbo)
6. La Vie rêvée (Dansereau)
7. The Last Picture Show (Bogdanovich)
8. Slaughterhouse Five (Roy Hill)
9. Harold and Maude (Ashby)
10. The Shooting (Hellman)

Michel Euvrard *(Cinéma-Québec)*:

1. Red Wheat (Pavlovic)
   Psaume rouge (Jancso)
   La Salamandre (Tanner)
   Les Camisards (Allio)
5. Minnie and Moskovitz (Cassavetes)
   Fat City (Huston)
   Le Bonheur (Medvedkine)
8. Détruire dit-elle (Duras)
   Les Cyclistes (Djordjevic)
   Apollon, Usine occupée (Gregoretti)
   Un Homme à brûler (Orsini et les frères Taviani)
   Gaston Miron (Frappier)
   Capricci (Bene)
   The White Bird With a Black Mark (Ilyenko)
   La Vraie Nature de Bernadette (Carle)

Gilles Gascon *(ONF, Production française)*:
sans ordre préférentiel:

X
Bad Company (Benton)
X
The Last Picture Show (Bogdanovich)
Johhny Got His Gun (Trumbo)
Deep End (Skolimowski)
César et son canot (Gosselin)
X
La Maudite galette (Arcand)
The Getaway (Peckinpah)

Jorge Guerra *(Conservatoire d'Art Cinématographique — SGWU)*:

1. Méditerranée (Pollet)
2. Les Yeux ne veulent pas en tout temps se fermer ou Peut-être qu'un jour Rome se permettra de choisir à son tour (Huillet et Straub)
3. Tout est à vendre (Wajda)
4. L'Acadie l'Acadie (Perrault)
5. Le Cinématographe (Baulez)
6. THX 1138 (Lucas)
7. Détruire dit-elle (Duras)
8. Anamnesis, Eating, Seats Two, Etc. (Zwartjes)
9. Trash (Morrissey)
10. Apollon, Usine occupée (Gregoretti)
   Fata Morgana (Herzog)
   Les Passagers (Tresgot)

Guy Joussemet *(Chef du Service de Cinéma et Télé-Films à R.-C.)*:

1\. X
2\. La Maudite Galette (Arcand)
2\. Johnny Got His Gun (Trumbo)
2\. Les Camisards (Allio)
2\. Wedding in White (Fruet)
3\. Trash (Morrissey)
3\. Le Decameron (Pasolini)
3\. Roma (Fellini)
3\. La Stratégie de l'Araignée (Bertolucci)
3\. Le Fou (Goretta)
3\. The Emigrants (Troell)
3\. Le Chagrin et la pitié (Ophuls)

André Leroux *(Cinéma-Québec)*:

1. Deliverance (Boorman)
2. La Salamandre (Tanner)
3. X
4. Minnie and Moskovitz (Cassavetes)
5. Cabaret (Fosse)
6. The Godfather (Coppola)
7. Fat City (Huston)
8. Rendez-vous à Bray (Delvaux)
9. Deux Anglaises et le Continent (Truffaut)
10. Frenzy (Hitchcock)
   Sweet Hunters (Guerra)

Jacques Leduc *(cinéaste)*:

1. Bad Company (Benton)
2. Deep End (Skolimowski)
3. Québec: Duplessis et après (Arcand)
4. La Maudite Galette (Arcand)

Yves Lever *(Relations)*:

1. La Vraie Nature de Bernadette (Carle)
2. La Salamandre (Tanner)
3. The Last Picture Show (Bogdanovich)
4. A Clockwork Orange (Kubrick)
5. Journey (Almond)
6. Duck You Sucker (Leone)
7. Le Temps d'une chasse (Mankiewicz)
8. Médée (Pasolini)
9. L'Amour l'après-midi (Rohmer)
10. The Godfather (Coppola)

Robert Lévesque *(Québec-Presse)*:

1. Fat City (Huston)
2. The Emigrants (Troell)
3. Psaume rouge (Jancso)
4. X
5. Roma (Fellini)
6. Amour (Makk)
7. Rendez-vous à Bray (Delvaux)
8. Le Manuscrit trouvé à Saragosse (Has)
9. La Maudite Galette (Arcand)
10. The Last Picture Show (Bogdanovich)

Gilbert Maggi *(pour le Comité de Coordination de Champ Libre)* sans ordre préférentiel:

Apollon, Usine occupée (Gregoretti)
X
Week-End à Sochaux (Groupe Medvedkine)
L'Enlisement l'Impasse (Pic)
Malgré l'escalade (Pic)
Laos, images sauvées (Riffaud)
Wonder, Sud-Aviation (L'Arc)
Vietnam actualités
Le Cheminot (Etats Généraux du Cinéma)
This Is A Film About Farming

Manuel Maître *(La Patrie)*: sans ordre préférentiel:

Le Chagrin et la pitié (Ophuls)
Il était une fois dans l'Ouest (Leone)
A Clockwork Orange (Kubrick)
Rendez-vous à Bray (Delvaux)
Faustine et le bel été (Companeez)
Les Clowns (Fellini)
La Vieille Fille (Blanc)
Le Jardin des Finzi-Contini (Sica)
La Vraie Nature de Bernadette (Carle)
Sacco et Vanzetti (Montaldo)

André Pâquet *(Cinémathèque québécoise)*:

1. X
2. La Salamandre (Tanner)
3. La Stratégie de l'Araignée (Bertolucci)
6. X
7. Même les Nains ont commencé petits (Herzog)
8. Pois Pois (Handwerker)

Jean-Marc Piotte:

1. La Salamandre (Tanner)
2. Week-End à Sochaux (groupe Medvedkine)
3. Psaume rouge (Jancso)
4. Québec: Duplessis et après (Arcand)

Luc Perreault *(La Presse)*:

1. Amour (Makk)
2. L'Acadie l'Acadie (Perrault)
3. La Salamandre (Tanner)
4. Adalen 31 (Widerberg)
5. The Emigrants (Troell)
6. La Maudite Galette (Arcand)
7. The Last Picture Show (Bogdanovich)
8. Slaughterhouse Five (Roy Hill)
9. A Clockwork Orange (Kubrick)
10. Québec: Duplessis et après (Arcand)

André Roy *(Hobo-Québec)*: par ordre alphabétique:

Apollon, Usine occupée (Gregoretti)
Capricci (Bene)
Chronique d'Anna Magdalena Bach (Straub)
La Cicatrice intérieure (Garrel)
Le Détachement féminin rouge (Tsing)
Détruire dit-elle (Duras)
Dillenger est mort (Ferreri)
Le Lit de la Vierge (Garrel)
Méditerranée (Pollet)
La Salamandre (Tanner)
Week-End à Sochaux (groupe Medvedkine)
Les Yeux ne veulent pas en tout temps se fermer ou Peut-être qu'un jour Rome se permettra de choisir à son tour (Huillet et Straub)

Robert Guy Scully *(Le Devoir)*:

1. The Last Picture Show (Bogdanovich)
2. Duck You Sucker (Leone)
3. The Emigrants (Troell)
4. Le Chagrin et la pitié (Ophuls)
5. Wedding in White (Fruet)
6. Québec: Duplessis et après (Arcand)
7. Play It Again Sam (Ross)
8. A Clockwork Orange (Kubrick)
9. The Godfather (Coppola)
10. L'Acadie, l'Acadie (Perrault)

Gilles Thérien *(Cinéaste et professeur à l'UQUAM)*: sans ordre préférentiel:

Le Jardin des Finzi-Contini (Sica)
The Last Picture Show (Bogdanovich)
Les Clowns (Fellini)
Cabaret (Fosse)
Szinbad (Huszrarik)
X
A Clockwork Orange (Kubrick)
The Godfather (Coppola)
La Richesse subite des pauvres gens de Krombach (Schlondorff)
Deliverance (Boorman)

Patrick Straram le Bison ravi *(Presqu'Amérique)*:

Le moment cinématographique principal à Montréal en (1971-)72: l'intégrale Buster Keaton au Verdi

1. Chronique d'Anna Magdalena Bach (Straub)
2. Méditerranée (Pollet)
3. La Salamandre (Tanner)
4. Les Yeux ne veulent pas en tout temps se fermer ou Peut-être qu'un jour Rome se permettra de choisir à son tour (Huillet et Straub)
5. Détruire dit-elle (Duras)
   Week-End à Sochaux (groupe Medvedkine)
7. Psaume rouge (Jancso)
8. La Cicatrice intérieure (Garrel)
9. Médée (Pasolini)
10. Billy Jack (Franck)
    Les Passagers (Tresgot)
    Françoise Durocher, Waitress (Brassard)

Moments cinématographiques majeurs à Montréal en 1972: rétrospective Marx Brothers au Verdi, cinéma suisse et cinéma Dziga Vertov à la Cinémathèque québécoise. (Hospitalisé, je n'ai pu voir à la Cinémathèque québécoise le panorama du cinéma italien 1960-70.)
1973: **24 Heures ou plus** de Gilles Groulx le Lynx inquiet et Jean-Marc Piotte Pio le Fou.

La liste globale des 10 meilleurs films de l'année 1973 (selon le système de préférence):

1. La Salamandre (Tanner)
2. A Clockwork Orange (Kubrick)
3. The Emigrants (Troell)
4. La Maudite Galette (Arcand)
5. Psaume rouge (Jancso)
6. Deliverance (Boorman)
   The Last Picture Show (Bogdanovich)
8. Amour (Makk)
9. La Vraie Nature de Bernadette (Carle)
10. Québec: Duplessis et après (Arcand)

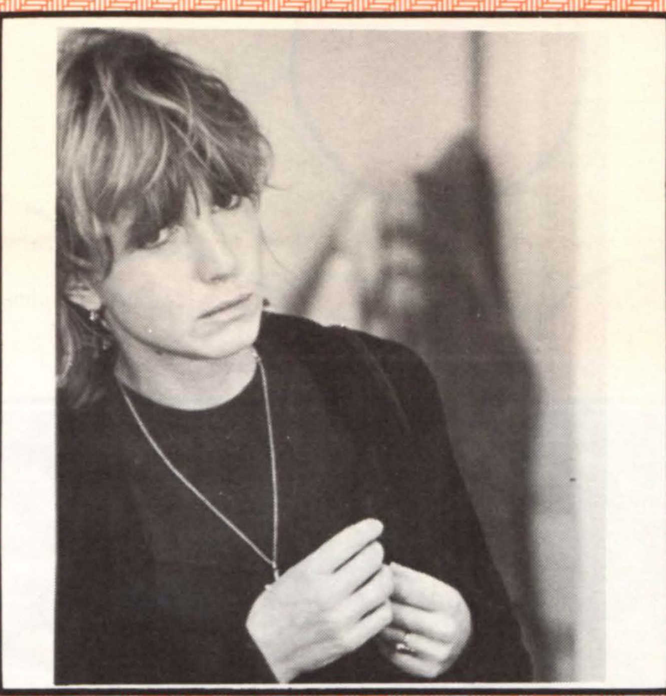
Les cinq (5) suivants:

Roma (Fellini)
Fat City (Huston)
Méditerranée (Pollet)
Rendez-vous à Bray (Delvaux)
Le Chagrin et la pitié (Ophuls)

Note: La liste globale des films a été établie ainsi: le film cité en 1ère position recevait 10 points, celui en 2e position 9 points et ainsi de suite; quand il n'y avait pas d'ordre préférentiel, chaque film recevait 5.5 points.



La Salamandre, un film suisse d'Alain Tanner



La Salamandre, un film suisse d'Alain Tanner

Autre liste globale de films (classement par répétition):

1. La Salamandre (Tanner)
2. A Clockwork Orange (Kubrick)
3. Deliverance (Boorman)
   The Emigrants (Troell)
   The Last Picture Show (Bogdanovich)
6. La Maudite Galette (Arcand)
7. Le Chagrin et la pitié (Ophuls)
   The Godfather (Coppola)
   Psaume rouge (Jancso)
   Québec: Duplessis et après (Arcand)
   Rendez-vous à Bray (Delvaux)
   Roma (Fellini)
   La Vraie Nature de Bernadette (Carle)

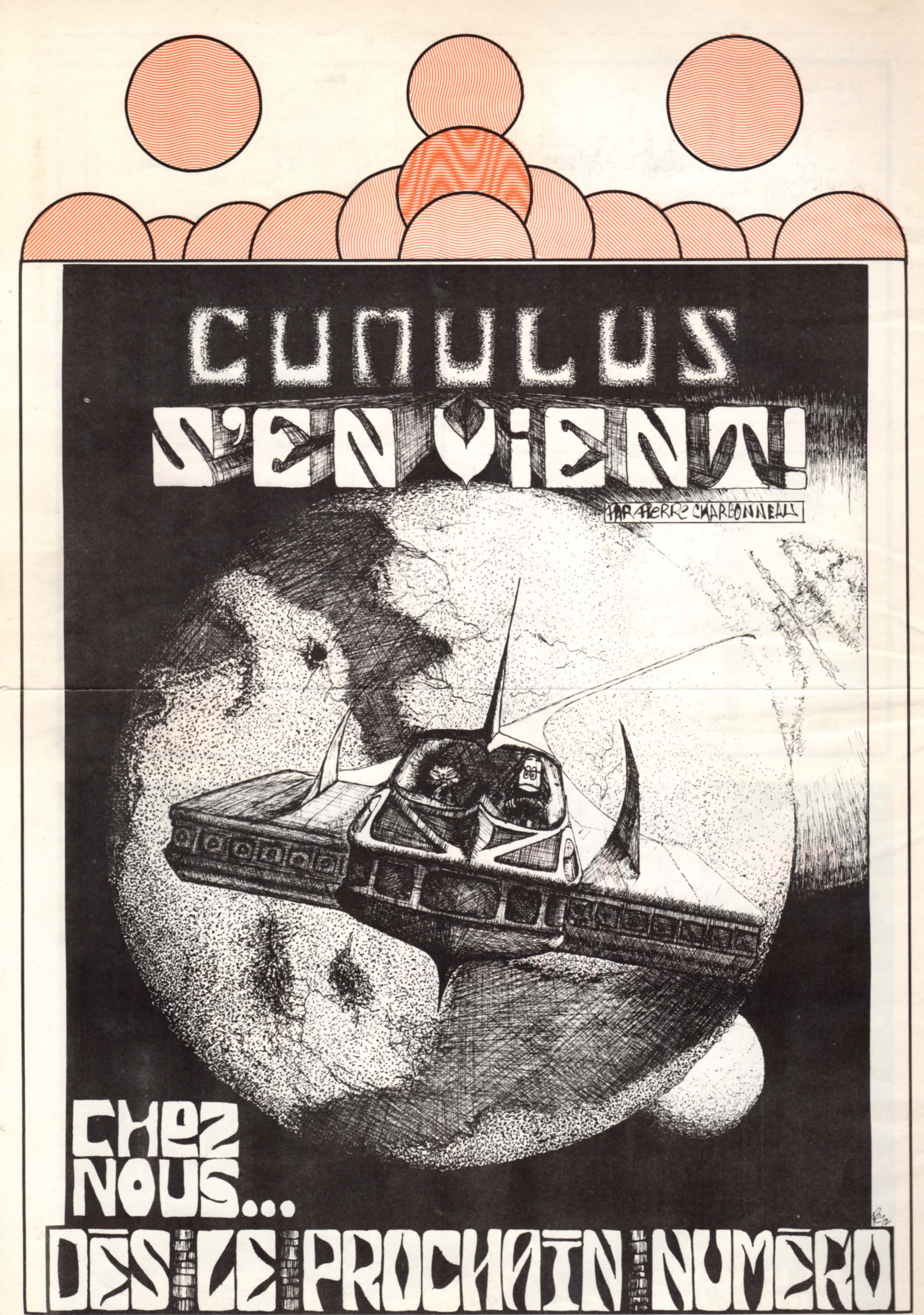
En 14e position:

L'Acadie l'Acadie (Perrault)
Amour (Makk)
Fat City (Huston)
Wedding in White (Fruet)

AS-TU DEUX MINUTES?

Lis le nouveau
QUÉBEC-PRESSE

QUÉBEC-PRESSE
9670 rue PELOQUIN, MTL.308



Imprimeur: L'Imprimerie Arthabaska Inc.
Composition: Ateliers Mainmise

Dépôt légal:
Bibliothèque nationale du Québec

distribution : Benjamin News
Diffusion-Québec (pour les librairies)